LE SENS COMMUN

pierre bourdieu

la distinction

critique sociale du jugement

LES ÉDITIONS DE MINUIT

pierre bourdieu

la distinction

critique sociale du jugement

les éditions de minuit

Je ne remercierai jamais assez Colette Borkowski,
Yvette Delsaut et Marie-Christine Rivière
pour la compétence et la générosité avec laquelle
elles m'ont aidé dans la fabrication de ce livre.

Mise en pages : Jean-Pierre Jauneau
Photo de couverture :
G. Schalken, *Le gourmet,* Galerie nationale de Prague.

© 1979 by Les Éditions de Minuit
www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN 978-2-7073-0275-5

5 le sens de la distinction

S'il est vrai que, comme on a essayé de l'établir, la classe dominante constitue un espace relativement autonome dont la structure est définie par la distribution entre ses membres des différentes espèces de capital, chaque fraction étant caractérisée en propre par une certaine configuration de cette distribution à laquelle correspond, par l'intermédiaire des habitus, un certain style de vie, que la distribution du capital économique et la distribution du capital culturel entre les fractions présentent des structures symétriques et inverses et que les différentes structures patrimoniales sont, avec la trajectoire sociale, au principe de l'habitus et des choix systématiques qu'il produit dans tous les domaines de la pratique et dont les choix communément reconnus comme esthétiques sont une dimension, on doit retrouver ces structures dans l'espace des styles de vie, c'est-à-dire dans les différents systèmes .de propriétés où s'expriment les différents systèmes de dispositions (1). C'est ce que l'on a essayé d'établir en soumettant à l'analyse des correspondances l'ensemble des données recueillies (2).

1—Les analyses des différentes fractions de la classe dominante qui sont présentées ici ne retiennent d'un ensemble de recherches en cours (dont certaines ont déjà fait l'objet de publications séparées) que ce qui est indispensable pour rendre raison des différences fondamentales en matière de style de vie.

2—Sur la méthode d'analyse, voir L. Lebart, A. Morineau et N. Tabard, *Techniques de la description statistique. Méthodes et logiciels pour l'analyse des grands tableaux*, Paris, Dunod, 1977 et ,pour les fondements théoriques et les conditions logiques d'utilisation, J. Benzécri, *L'analyse des données. Leçons sur l'analyse factorielle et la reconnaissance des formes et travaux du Laboratoire de statistiques de l'Université de Paris VI,* Paris, Dunod, 1973, 2 vol.

Dans un premier temps, après une lecture méthodique des tableaux, on a soumis à l'analyse les réponses proposées par les membres de la classe dominante (n=467) à différents ensembles de questions (cf. in Annexe 1, le questionnaire) afin de déterminer si les structures et les facteurs explicatifs dégagés variaient selon les domaines de pratique considérés : l'ensemble des questions portant sur la connaissance ou la préférence en matière de peinture et de musique et sur la fréquentation des musées, qui ont en commun de mesurer la compétence légitime; l'ensemble des questions sur les chances de faire une photo belle, intéressante, insignifiante ou laide avec chacun des vingt et un sujets proposés, qui mesurent la disposition esthétique; l'ensemble des questions sur les préférences en matière de chanson, de radio, de lectures, sur la connaissance des acteurs et des metteurs en scène, et sur la pratique de la photo, autant d'indicateurs de la disposition à l'égard de la culture moyenne ; l'ensemble des choix en matière d'intérieur, de meubles, de cuisine, de vêtements, de qualités des amis, à travers lesquels les dispositions éthiques s'expriment plus directement, etc. Dans toutes ces analyses, le premier facteur oppose les fractions les plus riches en capital culturel aux fractions les plus riches en capital économique, les patrons du commerce et les professeurs de l'enseignement supérieur ou les artistes se situant aux deux extrémités opposées de l'axe, tandis que les membres des professions libérales, les cadres et les ingénieurs occupent des positions intermédiaires. Dans le cas de l'analyse retenant les indicateurs de préférence en matière de culture moyenne, ce sont les professeurs de l'enseignement secondaire (et non les professeurs d'enseignement supérieur ou les producteurs artistiques) qui, selon une logique déjà observée dans les préférences des instituteurs en matière de chanson, s'opposent le plus fortement aux patrons du commerce. Dans le cas de l'analyse portant sur les indicateurs de dispositions éthiques, les producteurs artistiques, qui affirment ainsi leur désinvolture et leur indifférence aux convenances, s'opposent aux professeurs, aux ingénieurs et aux cadres du public et occupent des positions assez proches de celles des patrons du commerce (auxquels ils s'opposent très fortement sous d'autres rapports, saisis en ce cas par le second facteur).

Ayant ainsi repéré en chaque cas les indicateurs les plus pertinents, on a dû, pour éviter l'effet de surcharge résultant de l'abondance des informations recueillies (cf. Annexe 1, le questionnaire), éliminer de l'analyse finale, dont les résultats sont seuls présentés ici, les questions mal formulées (comme la question sur les vêtements ou sur les ouvrages préférés) ou peu classantes au profit de questions (comme la question sur la cuisine) mesurant à peu près les mêmes dispositions (on a aussi laissé de côté l'ensemble des questions sur les sujets photographiables, analysées à part). On a ainsi retenu les données (qui ont fait l'objet d'un codage disjonctif) concernant les qualités de l'intérieur préféré (douze adjectifs), les qualités de l'ami (douze adjectifs), les plats volontiers servis aux amis (six possibilités), les achats de meubles (six possibilités), les chanteurs préférés (au nombre de douze), les œuvres de musique classique préférées (au nombre de quinze), les peintres préférés (au nombre de quinze), la fréquentation du musée d'art moderne ou du Louvre, la connaissance des compositeurs (classée en quatre niveaux), les jugements sur la peinture (au nombre de cinq). Pour donner toute sa force à la démonstration, on a choisi de traiter comme variables illustratives les principales caractéristiques, âge, profession du père, diplômes, revenu, la fraction d'appartenance, qui constitue le facteur explicatif le plus puissant, n'intervenant pas en tant que telle (3).

3—On a procédé exactement aux mêmes opérations pour l'analyse des réponses des classes moyennes et des classes populaires.

L'analyse des correspondances permet d'isoler, par partitions successives, différents ensembles cohérents de *préférences* qui trouvent leur principe dans des systèmes de dispositions distincts et distinctifs, définis autant par la relation qu'ils entretiennent entre eux que par la relation qui les unit à leurs conditions sociales de production. Les indicateurs mesurant le capital culturel (dont on sait déjà qu'il varie à peu près en raison inverse des indicateurs du capital économique) apportent la contribution la plus forte à la constitution du premier facteur (qui résume 5,8 % de l'inertie totale contre 3,6 % et 3,2 % respectivement pour le second et le troisième) (4) : on a ainsi d'un côté ceux qui, ayant les revenus les plus faibles, possèdent la plus forte compétence, qui connaissent le plus grand nombre d'œuvres musicales (6 %) et de compositeurs (7,7 %), disent préférer les œuvres demandant la disposition esthétique la plus «pure», comme le Clavecin bien tempéré (1,8 %) ou l'Art de la fugue (1,7 %) et la plus générale, la plus capable de s'appliquer à des domaines moins consacrés, comme la chanson et le cinéma ou même à la cuisine ou à la décoration de la maison, qui s'intéressent à la peinture abstraite, fréquentent le Musée d'art moderne et attendent de leurs amis qu'ils soient artistes (2,4 %); à l'opposé, ceux qui disposent des revenus les plus forts et détiennent la compétence la plus faible, qui connaissent peu d'œuvres musicales et de compositeurs, préfèrent des amis consciencieux (1,5 %) et portent leurs préférences vers des œuvres de culture bourgeoise de second rang, déclassées ou classiques – Arlésienne (3 %), Beau Danube bleu (2,9 %), Traviata (2,1 %), Rhapsodie hongroise, Buffet, Vlaminck, Utrillo, Raphaël (2,3 %), Watteau, Vinci – et vers l'opérette – Guétary (1,8 %), Mariano – ou la chanson la plus divulguée – Petula Clark (2,2 %) (5).

On voit intuitivement que la structure selon laquelle s'organisent ces indicateurs des différents styles de vie correspond à la structure de l'espace des styles de vie telle qu'elle a été établie, donc à la structure des positions. Et de fait, du côté des individus, l'opposition la plus tranchée s'établit entre les patrons du commerce et, à un moindre degré, de l'industrie, et les professeurs de l'enseignement supérieur et les producteurs artistiques, à peu près indiscernables à ce niveau de l'analyse. Les nuages correspondant aux ensembles de points représentant les membres d'une

4 – Dans tout ce paragraphe, comme dans la suite du texte, les chiffres entre parenthèses représentent les contributions absolues des variables considérées au facteur correspondant.

5 – On comprend dans la même logique que les opinions formulées à propos de jugements préformés tels que, d'un côté, la peinture abstraite m'intéresse autant que celle des écoles classiques ou, à l'opposé, la peinture c'est bien, mais c'est difficile, ou le choix de chanteurs tels que Léo Ferré, Georges Brassens, Jacques Douai, sont fortement expliquées par le premier facteur.

Graphiques 11 et 12–Variantes du goût dominant. Analyse des corr
pondances. Plan des 1er et 2nd axes d'inertie : l'espace des propriét
(graph. 11) et l'espace des individus des différentes fractions (graph. 1
Les intitulés correspondant aux contributions absolues les plus fortes ont été por
en CAPITALES SOULIGNÉES pour le 1er facteur, en CAPITALES pour le 2

même fraction se distribuent selon la structure prévue (6). La projection comme variables supplémentaires des déterminants de la position (revenu, diplôme, origine sociale, âge) confirme que cette structure correspond à la structure de la distribution des espèces du capital, le capital scolaire se distribuant sur le premier axe depuis l'absence de diplôme jusqu'aux diplômes supérieurs à la licence tandis que les revenus présentent une distribution inverse (mais moins dispersée et non linéaire). Les patrons de l'industrie et du commerce sont d'autant plus proches de l'extrémité du premier axe que le poids du capital culturel est moindre dans la structure de leur capital : ceux d'entre eux qui se situent du côté des professions libérales sont des industriels ou des patrons de commerces de biens culturels (antiquaires, disquaires, libraires, etc.), tous dotés d'un capital culturel supérieur à la moyenne de la fraction (licence ou grande école). Les patrons du commerce (vendeurs de biens culturels exceptés) sont très proches sous un autre rapport (appréhendé par le troisième facteur) de la culture moyenne dans leurs préférences culturelles (Beau Danube bleu, Guétary, Petula Clark) et aussi dans les choix engageant le plus fortement des dispositions éthiques (évoquant à propos de l'intérieur et de l'ami idéal des qualités souvent citées dans les classes populaires et moyennes, comme facile à entretenir et pratique, consciencieux et pondéré); ils s'opposent sous ce rapport aux patrons de l'industrie qui sont dans leur ensemble plus proches du goût bourgeois (7). Quant aux professeurs de l'enseignement supérieur qui ont une très forte compétence même dans des domaines moins consacrés, comme le cinéma, ils occupent l'autre extrêmité du premier axe : leurs préférences balancent entre une certaine audace et un classicisme prudent et ils refusent les facilités du goût «rive droite» sans s'aventurer dans l'avant-garde artistique, portant leur recherche plutôt vers les «redécouvertes» que vers les «découvertes», vers les œuvres du passé les plus rares plutôt que vers l'avant-garde du présent (intérieur chaud et composé, plein de fantaisie, Braque, Picasso, Bruegel et parfois Kandinsky, L'Oiseau de feu, l'Art de la fugue et le Clavecin bien tempéré).

Les membres des professions libérales occupent une position

6—On a renoncé à représenter par un nuage les cadres du secteur public et les cadres du secteur privé, très dispersés sur le diagramme plan.

7—Il est certain que sous le rapport de la culture, de la langue et du style de vie, la frontière avec les classes populaires est sans doute beaucoup moins marquée, et en tout cas située beaucoup plus haut, dans le secteur des professions indépendantes (et surtout des professions commerciales) que du côté des salariés où elle se marque dès le niveau des employés. Comme en matière d'alimentation, les petits patrons sont plus proches de la classe ouvrière par leurs manières de parler, leurs goûts (pour le sport, le music-hall, etc.), leurs valeurs (e.g. virilité) que les employés qui, bien qu'ils s'opposent beaucoup plus fortement à elle sous tous ces rapports, s'en rapprochent davantage dans leurs prises de position politiques.

intermédiaire et se divisent en deux sous-groupes séparés surtout sous le rapport du capital culturel : le plus important, qui se situe près du pôle occupé par les producteurs artistiques, comprend surtout des architectes, avocats ou médecins parisiens (et seulement quelques chirurgiens-dentistes ou pharmaciens); le second sous-ensemble, plus proche du pôle des patrons, est fait pour une plus grande part de provinciaux relativement âgés, dentistes, pharmaciens, notaires etc. Les premiers citent par exemple les œuvres les plus rares, Braque, Kandinsky, le Concerto pour la main gauche, les films les plus «intellectuels» (*L'Ange exterminateur, Salvatore Giuliano*), connaissent très souvent les metteurs en scène des films proposés, tandis que les autres déclarent les préférences les plus banales du goût moyen, Vlaminck, Renoir, Le Danube bleu, et voient les films de grand public (*Les dimanches de Ville d'Avray*), ou les films historiques à grand spectacle (*Le Jour le plus long*).

Ainsi, étant donné que les différences liées au volume global du capital sont partiellement neutralisées (par le fait que l'analyse s'applique aux membres d'une même classe, qui sont à peu près égaux sous ce rapport), la position de chaque individu dans l'espace déterminé par les deux premiers facteurs dépend essentiellement de la structure de son patrimoine, c'est-à-dire du poids relatif du capital économique et du capital culturel qu'il possède (axe 1) et de sa trajectoire sociale (axe 2), qui commande, à travers le mode d'acquisition corrélatif, le rapport qu'il entretient avec ce patrimoine (8). Ce sont les indicateurs des dispositions associées à l'ancienneté plus ou moins grande dans la bourgeoisie qui apportent les plus fortes contributions absolues au deuxième facteur : traces incorporées d'une trajectoire sociale et d'un mode d'acquisition du capital culturel, les dispositions éthiques et esthétiques qui se manifestent principalement dans le rapport à la culture légitime et dans les nuances de l'art de vivre quotidien séparent des individus qui ont à peu près le même volume de capital culturel. On comprend que, du côté des individus, ce second facteur oppose, à l'intérieur de chaque fraction, ceux qui ont accédé depuis longtemps à la bourgeoisie à ceux qui viennent d'y parvenir, c'est-à-dire les parvenus et ceux qui ont le privilège des privilèges, l'ancienneté dans le privilège, ceux qui ont acquis leur capital culturel par la fréquentation précoce et ordinaire d'objets, de gens, de lieux et de spectacles rares et «distingués» et ceux qui, devant leur capital à un effort d'acquisition étroitement tributaire du système scolaire ou mené au hasard des rencontres d'autodidacte ont un rapport à la culture plus sérieux, plus sévère, voire plus crispé. Il distribue évidemment les fractions

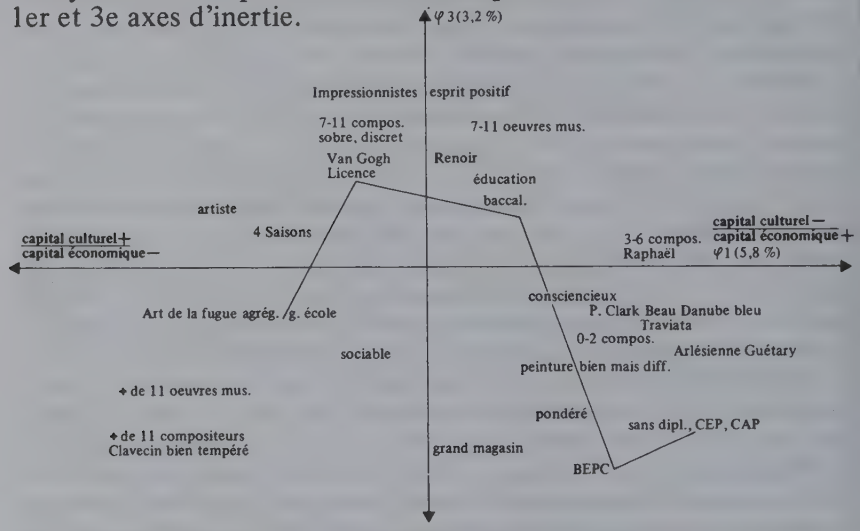
8—Cela signifie que le premier facteur de l'analyse factorielle correspond à la deuxième dimension de l'espace social et le second à la troisième.

selon la part de leurs membres qui sont originaires de la bourgeoisie ou d'une autre classe : d'un côté les professions libérales et les professeurs d'enseignement supérieur (et, à un moindre degré, les cadres du secteur privé) et de l'autre les ingénieurs, les cadres du secteur public et les professeurs de l'enseignement secondaire, catégories qui représentent des voies d'accès privilégiées (par l'intermédiaire de la réussite scolaire) à la classe dominante, les patrons se partageant en parts à peu près égales entre les deux pôles. Les premiers, groupés aux valeurs positives du second facteur, ont en commun d'avoir acquis (initialement) leur capital par familiarisation au sein de leur famille et présentent des signes d'une appartenance ancienne à la bourgeoisie tels que la possession de meubles hérités (3,1 %) et la fréquentation des antiquaires (2,4 %), la prédilection pour un intérieur confortable et pour une cuisine de tradition (1,5 %), la fréquentation des musées du Louvre et d'art moderne (1,8 %), le goût du Concerto pour la main gauche dont on sait qu'il s'associe presque toujours à la pratique du piano. Les autres, qui doivent l'essentiel de leur capital à l'école et aux apprentissages tardifs que favorise et implique une haute culture scolaire, s'opposent aux précédents par leur inclination pour des amis volontaires (2,6 %) et à l'esprit positif (3,6 %) et non plus, comme à l'autre pôle, cultivés ou artistes, leur goût pour les intérieurs nets et propres (3,2 %), sobres et discrets (1,6 %) et pour des œuvres de culture bourgeoise moyenne, comme la Danse du sabre (5,1 %), Utrillo et Van Gogh, ou, dans un autre ordre, Jacques Brel ou Aznavour, Buffet et la Rhapsody in blue, autant d'indices d'une ascension en cours. Ils se caractérisent par des choix prudents, donc relativement homogènes : ne descendant jamais jusqu'aux œuvres suspectes de banalité ou de vulgarité, comme l'Arlésienne ou le Danube bleu, ils ne s'aventurent que rarement jusqu'à des œuvres déjà un peu moins «canoniques», comme l'Enfant et les sortilèges, souvent choisies par les intermédiaires culturels et les producteurs artistiques.

La projection de la profession du père, de l'âge, du diplôme, des revenus, etc., comme variables illustratives manifeste que le principe de division est bien la trajectoire sociale : l'opposition s'établit entre les membres de la classe dominante qui sont à la fois plus âgés et issus des fractions les plus anciennes et/ou les plus riches en capital économique (professions libérales, patrons de l'industrie et du commerce), et ceux d'entre eux dont le père était employé, cadre moyen ou ouvrier, qui sont moins riches relativement en capital économique et plus jeunes. La relation complexe qui s'établit entre la position dans l'espace des fractions, l'ancienneté dans la bourgeoisie et l'âge (également lié aux deux premiers facteurs) et qui est très importante pour comprendre nombre des différences éthiques ou esthétiques entre les membres de la classe dominante —par exemple les différences en matière de

pratiques sportives ou de vêtement– se comprend si l'on sait que la part des «parvenus» croît quand on va des fractions dominantes aux fractions dominées (et, a fortiori, la part de ceux qui doivent leur accession à une entreprise d'accumulation de capital scolaire –la dispersion des cadres résultant sans doute pour une part du fait qu'ils ont d'autant plus de chances de n'accéder à ces positions qu'à un âge relativement avancé qu'ils sont d'origine sociale plus basse) (9).

Graphique 13–Variantes du goût dominant.
Analyse des correspondances. Plan simplifié des 1er et 3e axes d'inertie.



Sur ce schéma simplifié, on n'a représenté que les variables dont les contributions absolues étaient égales ou supérieures à 1,5. Parmi les variables illustratives, on n'a représenté que le diplôme.

Le troisième facteur qui, du côté des individus, oppose à la majorité des professeurs et surtout des artistes –plus enclins encore que les professeurs à marquer leur refus du goût bourgeois– et aux patrons du commerce, la part la plus typiquement bourgeoise (par son origine, sa résidence et sa formation) des professions libérales, des industriels et des cadres, tend surtout à caractériser le «goût bourgeois» de ces catégories en l'opposant aux goûts de toutes les autres fractions et principalement au «goût intellectuel», plus armé et plus audacieux à la fois mais aussi,

9–Dans les analyses qui ont été réalisées successivement soit pour le même ensemble d'indicateurs (et en particulier celui qui a été retenu pour la synthèse finale), soit pour les différents ensembles, le premier facteur s'est révélé plus stable (sa signification n'étant pas affectée par telle ou telle permutation dans la position relative des fractions) que le second, l'ancienneté dans la bourgeoisie pouvant, dans tel domaine, se trouver reléguée au troisième rang.

secondairement, à un goût négativement défini et cumulant des traits du goût moyen et du goût populaire (celui des gros commerçants). Goût modal ou à la mode, —comme en témoigne l'adhésion au jugement en faveur des peintres impressionnistes (4,2 %), confirmée par le choix de Van Gogh (2,1 %) ou Renoir (2,1 %)— et fondé sur une compétence moyenne (connaissance de 7 à 11 œuvres, 3,3 %, et de 7 à 11 compositeurs, 3,2 %), le goût bourgeois ou mondain est fondamentalement un goût de tradition (avec la préférence pour les repas dans la tradition française, 1,3 %, ou pour les achats chez les antiquaires, 1,0 %, ou pour les amis éduqués, 1,5 %) et une sorte d'hédonisme tempéré (avec par exemple le choix d'un intérieur confortable mais aussi sobre et discret, 1,8 %, et intime, 1,2 %) et mesuré jusque dans ses audaces (avec le choix de l'Oiseau de feu ou de la Rhapsody in blue, 1,3 %, ou la préférence pour des amis dotés d'un esprit positif, 1,7 %, —par opposition à artistes). Il se définit surtout par opposition à un ensemble d'indicateurs qui caractérisent une culture à la fois plus «scolaire» (connaissance de 12 compositeurs et au-delà, 3 %, connaissance de 12 œuvres ou davantage, 1,9 %, préférence pour Vinci, 1,6 %, etc.) et plus audacieuse —relativement— (avec le choix de Kandinsky, 1,4 %, et Picasso, 1,3 %) mais aussi plus ascétique (avec la préférence pour Goya ou le Clavecin bien tempéré, l'achat aux Puces, etc.).

Les modes d'appropriation de l'oeuvre d'art

Mais cette analyse statistique ne remplirait pas vraiment sa fonction de vérification si elle n'aidait à *comprendre* la logique qui est au principe des distributions qu'elle établit; si, ayant prouvé que le volume et la structure du capital, définis à la fois dans la synchronie et dans la diachronie, constituent le principe de division des pratiques et des préférences, on ne pouvait porter au jour la relation intelligible, *socio-logique*, qui unit par exemple une structure patrimoniale dissymétrique à dominante de capital culturel et un rapport déterminé à l'œuvre d'art et expliquer, c'est-à-dire comprendre complètement, pourquoi la forme la plus ascétique de la disposition esthétique et les pratiques les plus légitimes culturellement et les moins coûteuses économiquement, comme, en matière de pratiques culturelles, la fréquentation du musée ou, en matière de sport, l'alpinisme ou la marche, ont toutes les chances de se rencontrer avec une fréquence particulière dans les fractions les plus riches (relativement) en capital culturel et les plus pauvres (relativement) en capital économique.

«Une chambre de style samovar et cosy»

«Isabelle d'Ornano, belle-soeur du ministre, a fait de sa chambre la pièce maîtresse de son appartement. Un chef d'oeuvre de style baroque»

«*Je sais comment j'aime vivre. La décoration est une façon de l'exprimer.* Un principe que, sans se soucier de la mode et de ses conventions, elle a appliqué à l'ensemble de son appartement délirant de couleurs, de faux marbre vert et de stores vénitiens et à sa chambre en particulier. Une pièce un peu hors du temps et cependant très actuelle, qui sert aussi de bureau à Isabelle lorsqu'elle travaille (au marketing des produits de beauté «Sisley» lancés par son mari il y a trois ans), qui tient lieu de salon de télévision pour ses cinq enfants et qui, communiquant avec les pièces de réception fait, à l'occasion, office de second salon les soirs de grand dîner. A l'origine, une grande bibliothèque grise, somptueuse et ennuyeuse dont elle a fait un endroit chaleureux, et «cosy», comme elle dit.

En faisant tout d'abord construire un balcon circulaire qui entoure la pièce à presque mi-hauteur (...). En organisant la circulation de la chambre autour d'une pièce-maîtresse : le lit. Et pas n'importe lequel ! (...) Isabelle d'Ornano aime le mobilier «musclé» et voulait un «*lit qui évoque une gondole*». Un an et demi de fil à retordre pour son tapissier !

D. de Saint-Sauveur, *Le Figaro-Magazine*, 1, 7-10-1978.

En combinant, au mépris des grandes règles classiques, différents styles de meubles, pour ne pas dire tous. Un bureau «cylindrique» Louis XVI marqueté, des fauteuils «crapaud» capitonnés et des chauffeuses second Empire, un lustre gigantesque XVIIIe tout en cristal de la Manufacture de la Granja acheté chez un antiquaire madrilène, un ou deux petits meubles anglais fin XIXe à étagères sur lesquels sont posés des plantes, des bouquins et une orchidée («*la seule fleur qui dure*»), deux lampes en verre achetées trois fois rien à Drouot et surmontées d'abat-jour modernes, deux tables de nuit en escalier fabriquées récemment par un ébéniste.

En mélangeant avec une certaine audace couleurs et tissus (...).

En saupoudrant le tout, non pas de bibelots («*ils ne servent à rien*») mais de photos par dizaines (...). De paniers en osier remplis de bric-à-brac divers. De timbales d'enfants garnies de crayons. De romans, de catalogues d'exposition, de revues de décoration (dont elle découpe les bonnes adresses pour les coller dans des albums) dispersées un peu partout. Et d'autres détails bien particuliers, comme par exemple, ces carreaux de faïence peints, dont elle a entouré le manteau de la cheminée. (...) Bref, en adoptant un style de décoration original et personnel. A tel point que le décorateur Henri Samuel, qui s'est occupé en tant que conseiller technique de l'aménagement, m'a répondu, comme je lui demandais de définir cette chambre : *Mais c'est du plus pur style d'Ornano et c'est un compliment !*»

madame Figaro

Il faut suivre, mais pour l'éprouver, l'intuition immédiate lorsqu'elle reconnaît dans le goût des professeurs pour l'austérité des œuvres pures, Bach ou Braque, Brecht ou Mondrian, la même disposition ascétique qui s'exprime dans toutes leurs pratiques et qu'elle pressent dans ces choix en apparence innocents le symptôme d'un rapport seulement mieux caché à la sexualité ou à l'argent; ou lorsqu'elle devine toute la vision du monde et de l'existence qui s'exprime dans le goût pour les charmes du théâtre de boulevard ou pour les impressionnistes, pour les femmes en fête et en fleur de Renoir, les plages ensoleillées de Boudin ou les décors de théâtre de Dufy.

Comme on le voit bien à propos du théâtre ou de la peinture (mais il en va de même pour les autres arts), ce qui se livre au travers des indices discontinus ou disparates auxquels on doit avoir recours pour mesurer, ce sont deux rapports antagonistes à l'œuvre d'art, ou mieux, deux modes d'appropriation de l'oeuvre où s'expriment deux structures patrimoniales de forme inverse. Ainsi par exemple comment comprendre que le prix médian payé au théâtre passe de 4,17 francs chez les enseignants (somme inférieure à celle que consentent les cadres moyens du secteur privé, 4,61, et public, 4,77) à 6,09 chez les cadres supérieurs du secteur public, 7,00 dans les professions libérales, 7,58 chez les cadres supérieurs du secteur privé, 7,80 chez les commerçants et 9,19 chez les chefs d'entreprise et que l'on retrouve par conséquent la hiérarchie ordinaire des fractions distribuées selon le volume de leur capital économique (10) ? Comment expliquer que, à l'opposé, la hiérarchie des fractions s'inverse si l'on considère leur taux de représentation dans les théâtres les moins chers ? A comprendre trop vite l'affinité élective entre le théâtre d'avant-garde, relativement bon marché, et les fractions intellectuelles ou entre le théâtre de boulevard, beaucoup plus cher, et les fractions dominantes (en n'y voyant qu'un effet direct de la relation entre le coût économique et les moyens économiques), on risque d'oublier que, à travers le prix que l'on consent à payer pour accéder à l'oeuvre d'art ou,

10—On observe de façon générale que les pratiques culturelles varient d'autant plus fortement en fonction du revenu, dans les limites bien sûr du capital culturel, qu'elles ont un coût direct plus élevé (comme le théâtre ou les expositions) ou qu'elles sont subordonnées à la possession d'équipements coûteux (comme l'audition de disques, la pratique d'un instrument de musique tel que le piano ou la pratique intensive du cinéma amateur). La fréquentation des musées d'art (qui sont ≠relativement— plus également distribués dans l'espace que les théâtres ou les salles de concert) dépendrait exclusivement du capital culturel (cela d'autant plus, évidemment, que le prix de l'entrée est maintenu à un niveau plus bas) si le tourisme, lui-même étroitement lié au capital économique, n'intensifiait la pratique (ce qui explique que le taux de représentation des fractions de la classe dominante les plus riches en capital économique soit plus élevé dans les musées à forte attraction touristique que dans les musées «ordinaires»).

plus précisément, à travers la relation entre le coût matériel et le profit «culturel» escompté s'exprime toute la représentation que se fait chaque fraction de ce qui constitue en propre la valeur de l'oeuvre d'art et de la manière légitime de se l'approprier (11).

Pour les intellectuels, patentés ou apprentis, des pratiques comme la fréquentation du théâtre, des expositions ou du cinéma d'art, que leur fréquence et leur appartenance à la routine quasi professionnelle suffisent à dépouiller de toute extraquotidienneté, obéissent en quelque sorte à la recherche du maximum de «rendement culturel» pour le moindre coût économique, ce qui implique le renoncement à toute dépense ostentatoire et à toutes gratifications autres que celles que procure l'appropriation symbolique de l'œuvre («on va au théâtre pour voir un spectacle et non pour se faire voir» comme dit l'un d'eux). C'est de l'œuvre elle-même, de sa rareté et du discours qu'ils tiendront à son sujet (dès la sortie, «devant un pot», ou dans leurs cours, leurs articles ou leurs livres), et par lequel ils s'efforceront de s'approprier une part de sa valeur distinctive, qu'ils attendent le rendement symbolique de leur pratique. A l'opposé, les fractions dominantes font de la «soirée» au théâtre une occasion de dépense et d'exhibition de la dépense. On «s'habille» (ce qui coûte du temps et de l'argent), on prend les places les plus chères des théâtres les plus chers selon la logique qui, en d'autres domaines, porte à acheter «ce qu'il y a de mieux», on va dîner après le spectacle (12). On choisit son théâtre comme on choisit une «boutique» (13), marquée de tous les signes de la «qualité» et propre à mettre à l'abri des «mauvaises surprises» et des «fautes de goût» : un auteur connaissant son métier, sachant tout sur «les moyens du comique, les ressources d'une

11—On comprend dans cette logique que le prix souhaité apporte la plus forte contribution absolue au premier facteur mis en évidence par l'analyse des correspondances d'un ensemble de caractéristiques d'un échantillon de théâtres parisiens et de leur public (SEMA, *La situation du théâtre en France*, Annexe, tableau 231*b*). Ou encore que la propension à juger bon marché ou très bon marché le prix de l'entrée au musée croisse très fortement,selon la hiérarchie ordinaire, quand on va des fractions riches (relativement) en capital culturel aux fractions riches en capital économique, les professions libérales se distinguant seulement par une distribution à deux modes (correct-très bon marché).

12—On a montré que le prix des places ne représente qu'une faible partie du coût de la fréquentation du théâtre (à quoi s'ajoutent le prix du transport, le temps dépensé, le prix du dîner, et le coût du «babysitting») et que l'ensemble des dépenses croît avec le revenu (cf. Thomas Moore, «The demand for Broadway theater tickets, *The Review of Economics and Statistics*, 48 (I), fév. 1966, pp. 79-87). Cela signifie que le côut global de la «sortie» au théâtre croît sans doute très fortement, à la fois par le prix de la place elle-même et par les dépenses accessoires, quand on va des intellectuels aux professions libérales et aux patrons de l'industrie et du commerce.

13—Cf. P. Martineau, Social classes and spending behavior, *Journal of Marketing*, 23, oct. 1958, pp. 121-130.

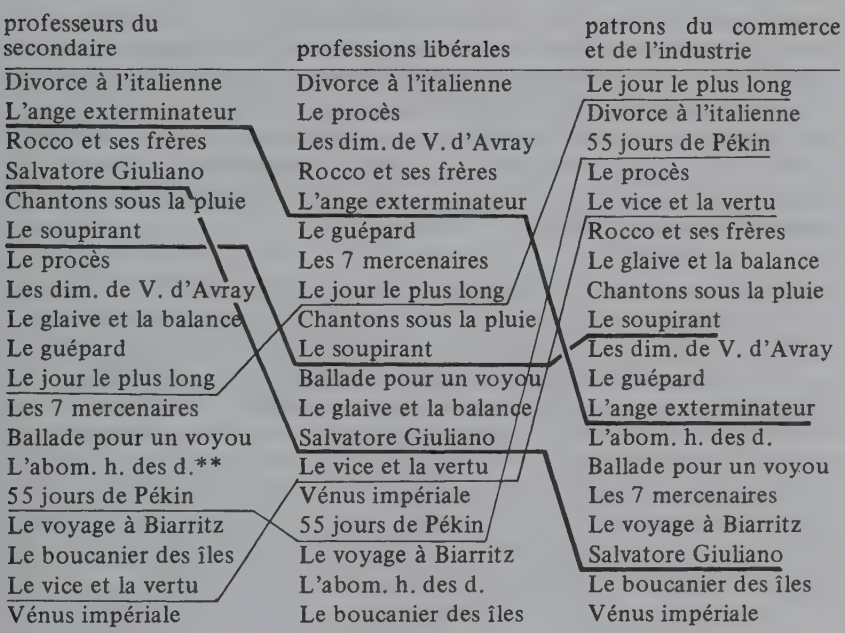
situation, le pouvoir drolatique ou mordant d'un mot juste», bref un orfèvre ou mieux, un joaillier, passé maître dans «l'art du démontage» et connaissant sur le bout du doigt «les ressorts de l'art dramatique» (14); des acteurs connus pour leur aptitude à entrer dans le «rôle en or pur» qu'il leur offre et à «mettre au service» (15) de ce polytechnicien de l'art dramatique la docilité enthousiaste du parfait technicien; une pièce enfin qui enferme «tout ce qu'il faut pour plaire, sans une once de complaisance ou de vulgarité», qui est bien faite pour «soulager un public équilibré en le ramenant à l'équilibre avec une saine allégresse» parce qu'elle ne pose jamais que des questions que «tous les hommes se posent» et dont «seuls l'humour et un inguérissable optimisme» peuvent «délivrer».

Sans reprendre ici l'analyse de tout ce qui est impliqué dans l'opposition entre le théâtre bourgeois et le théâtre d'avant-garde et pour rester dans les limites des données directement fournies par l'enquête, on peut évoquer rapidement les oppositions qui s'observent en matière de cinéma où le goût des œuvres «ambitieuses» et demandant un fort investissement culturel s'oppose au goût des spectacles les plus spectaculaires et les plus ouvertement faits pour divertir (différences qui vont souvent de pair avec des différences dans le prix des entrées et la localisation des salles dans l'espace géographique). Sans doute y a-t-il des films *omnibus* qui ont pour caractéristique de faire l'unanimité des différentes fractions de la classe dominante (et de leurs critiques) : dans la liste proposée, *Le procès*, «oeuvre forte et grave, intellectuellement courageuse, qu'on ne saurait manquer» (*Le Monde*, 25-12-1962), *Rocco et ses frères*, de Visconti, avec Alain Delon, et surtout *Divorce à l'italienne*, avec Mastroianni, «film commercial honnête» pour *Combat* (2-6-1962), film comique, «d'un cynisme, d'une cruauté, d'une audace qui étonnent» pour *Le Monde* (22-5-1962). Toutefois, les divergences sont très marquées entre les deux extrémités de l'espace, les professions libérales occupant, comme à l'accoutumée, une position intermédiaire. Ainsi les patrons de l'industrie et du commerce portent leurs choix sur des films historiques, tel *Le jour le plus long*, «colossale reconstitution» qui présente «la plus spectaculaire bataille» de la dernière guerre (*Le Monde*, 12-10-1962), des «superproductions» comme *Les 55 jours de Pékin*, «excellent exemple des films rassembleurs de foules», «spectacles fastueux, soigneusement dépourvus d'intellectualisme qui font salle pleine parce qu'ils savent stimuler les facultés d'émerveillement du public» (*Le Monde*, 17-5-1963), des films à «succès commercial» comme *Le vice et la vertu* de Vadim, un film «solidement construit, réalisé avec une indéniable virtuosité», qui met «un sadisme modéré à la portée de tous» (*France-Soir*, 2-3-1963) et enfin des films et des acteurs comiques, Fernandel, Darry Cowl, etc. A l'opposé, presque toujours capables de citer le nom des metteurs en scène et des acteurs des films qu'ils ont vus, les professeurs de l'enseignement secondaire excluent systématiquement les films de grand comique ou les grands succès commerciaux et portent leurs préférences sur des films «classiques» (presque tous retenus par les histoires du cinéma), comme *L'Ange exterminateur* de Buñuel que le critique du *Monde* (4-5-1963)

14—Les expressions entre guillemets sont empruntées à l'article idéaltypique que Jean-Jacques Gautier consacre à la pièce elle-même idéaltypique de Françoise Dorin, *Le tournant* (*Le Figaro*, 12 janvier 1973).

15—On dit d'un auteur ou de sa pièce qu'«il est bien servi» par les acteurs.

Graphique 14—Films vus *
(par ordre de préférence décroissante)



* Il s'agit ici des choix des seuls parisiens. Les choix des enquêtés de la région de Lille à qui était proposée une liste différente (en fonction des films programmés) s'organisent selon une structure analogue.

** L'abominable homme des douanes.

rapproche de *Huis clos* de Sartre, *Salvatore Giuliano*, «passionnant et très beau film de Francesco Rosi qui a retracé avec la rigueur d'un historien et le lyrisme d'un artiste un moment de la vie sicilienne», «étude de mœurs» qui «évoque les problèmes du sud de l'Italie» (*Le Monde*, 6-3-1963) et enfin *Le soupirant*, film comique de Pierre Étaix dont le critique prévoit qu'il «aura un jour sa place dans la grande lignée qui va de Mack Sennett à Tati, en passant par Max Linder, Chaplin, Keaton et quelques autres» (*Le Monde*, 16-2-1963). Il est significatif que, pour justifier les injonctions que les lecteurs avertis attendent des quotidiens «sérieux» («à voir», «à ne pas manquer», etc.), on puisse invoquer ici («rien d'un aimable divertissement» —*Le Monde*, 25-12-1962— à propos du *Procès*) ce qui serait là une condamnation sans appel.

A l'opposé du théâtre «bourgeois», de l'opéra ou des expositions (sans parler des premières ou des soirées de gala) qui donnent occasion ou prétexte à des cérémonies sociales permettant à un public choisi d'affirmer et d'éprouver son appartenance au «monde» dans l'obéissance aux rythmes à la fois intégrateurs et distinctifs du calendrier mondain, le musée d'art rassemble

n'importe qui (dans les limites du capital culturel disponible) à n'importe quel moment, sans aucune contrainte en matière de tenue vestimentaire, n'offrant ainsi aucune des gratifications sociales associées aux grandes manifestations mondaines. En outre, à la différence du théâtre et, a fortiori, du music-hall et des variétés, il ne propose jamais que les plaisirs hautement épurés et sublimés que revendique l'esthétique pure et, proche en cela de la bibliothèque, il appelle souvent une disposition austère et quasi scolaire, orientée autant vers l'accumulation d'expériences et de connaissances ou vers le plaisir de la reconnaissance et du déchiffrement que vers la simple délectation (16).

Sous l'exaltation obligée de l'austérité sévère du musée et du «recueillement» qu'elle favorise, perce souvent la vérité de la visite comme entreprise toujours un peu laborieuse, que l'on s'impose d'accomplir et d'accomplir jusqu'au bout, avec un acharnement méthodique, et qui trouve sa récompense autant dans le sentiment du devoir accompli que dans le plaisir immédiat de la contemplation. «L'impression que m'a laissée le musée, c'est le silence, du vide aussi, mais peut-être à cause du silence. Ça se prête d'ailleurs à la contemplation des œuvres, leur pénétration. Je n'ai pas été très emballé, c'était très fastidieux. La visite systématique du musée est fatigante, c'était une discipline que je m'étais imposée; ça crée une contrainte et on en a une indigestion. Je crois que j'ai fini très vite parce que je voulais pouvoir me dire que j'avais vu ce musée. Il y a beaucoup de monotonie, toujours des tableaux. Les œuvres elles-mêmes devraient être de temps à autre relayées par d'autres choses» (Ingénieur, Amiens, 39 ans, musée de Lille). Les propos de ce visiteur rejoignent ceux du conservateur du Metropolitan de New York qui voit dans son musée «un gymnase où le visiteur est en mesure de développer les muscles de l'œil» (propos rapportés par R. Lynes, in *The tastemakers*, New York, Universal Library, Grosset and Dunlap, 1954, p. 262).

On comprend que, quand on passe des concerts ou des pièces d'avant-garde, des musées à niveau d'émission élevé et à faible attraction touristique ou des expositions d'avant-garde, aux expositions à grand spectacle, aux concerts des grandes sociétés ou aux théâtres «classiques» et enfin aux théâtres de boulevard et aux variétés, le taux de représentation des différentes fractions distribuées par ordre de capital culturel décroissant ou de capital économique croissant – soit professeurs, cadres administratifs, ingénieurs,

16 – Ce sont les visiteurs des classes moyennes et les professeurs – et secondairement, les ingénieurs – qui sont les plus enclins à associer le musée à une bibliothèque («Ce que j'aime le plus ? Une bibliothèque : elle contient des œuvres de valeur et il faut la volonté d'y aller» – Ingénieur, Cambrai, 44 ans, musée de Lille). Ce sont les mêmes qui sont les plus portés à associer la contemplation à des pratiques d'enregistrement (telles que la prise de notes) et de thésaurisation (telles que l'achat de reproductions). On observe par ailleurs que les professeurs sont les plus enclins à refuser de dissocier l'expérience directe de l'œuvre d'art de la connaissance érudite (ils sont aussi les plus enclins à refuser le jugement : «il m'est indifférent de savoir qui a peint et comment, ce qui compte pour moi c'est que le tableau soit plaisant à regarder»).

membres des professions libérales, patrons de l'industrie et du commerce – tende à se modifier de manière systématique et continue en sorte que la hiérarchie des fractions distribuées selon leur poids dans le public tend à s'inverser (17). Professeurs et industriels ou gros commerçants occupent des positions symétriques sur les diagrammes de corrélation entre les taux de fréquentation de deux catégories de spectacles présentant des propriétés inverses, soit le concert et les expositions artistiques d'une part, les variétés et les foires expositions d'autre part, les membres des professions libérales et les cadres supérieurs occupant dans les deux cas une position intermédiaire. Les professions libérales, sous-représentées pour la fréquentation de la bibliothèque ou du musée, sont plus représentées dans le public des expositions que dans celui des musées et ont une fréquentation relativement intense des théâtres (et des théâtres «bourgeois» ou des «variétés» plutôt que des théâtres classiques ou d'avant-garde).

Le *musée*, lieu de culte présentant des objets exclus de l'appropriation privée et prédisposés par la neutralisation économique à faire l'objet de la «neutralisation» définissant en propre l'appréhension «pure», s'oppose à la *galerie*, qui, comme les autres commerces de luxe («boutiques», magasins d'antiquités, etc.) offre des objets susceptibles d'être contemplés mais aussi achetés, de la même façon que les dispositions esthétiques «pures» des membres des fractions dominées de la classe dominante, et en particulier des professeurs, fortement sur-représentés dans les musées, s'opposent à celles des *happy few* des fractions dominantes qui ont les moyens de s'approprier matériellement les œuvres d'art. C'est en effet tout le rapport à l'œuvre d'art qui se trouve changé lorsque le tableau, la statue, le vase chinois ou le

17 – Les professeurs (qui représentent 16,3 % de la classe dominante en 1968) constituent respectivement 54,4 %, 39,5 %, 34,1 %, 27,7 % et 13,5 % de l'ensemble des membres de la classe dominante qui utilisent les bibliothèques (cf. «La lecture publique en France», *Notes et études documentaires* 3948, 15 déc. 1972), les théâtres d'avant-garde consacrée, Odéon, TEP, TNP, Montparnasse (cf. SEMA, *Le public des théâtres*, Paris, 1964 – en regroupant les sans profession avec les cadres et professions libérales), les musées (cf. notre enquête complémentaire 1965), les théâtres «classiques», Atelier, Comédie Française, et enfin les théâtres de boulevard (SEMA, *Ibid.*). L'analyse secondaire de l'enquête de l'INSEE sur les loisirs (S.C., IV) montre que les professeurs (soit 13,7 % des membres de la classe dominante de l'échantillon) représentent respectivement 1) 40,9 %, 2) 38 %, 3) 27,1 %, 4) 19,4 %, 5) 16,1 % et 6) 6 % des membres de la classe dominante qui *disent* 1) être allés à la bibliothèque au moins une fois par mois, 2) avoir été au concert au moins cinq ou six fois par an, 3) avoir depuis moins de six mois visité une exposition artistique, 4) avoir fréquenté un musée, 5) avoir été au théâtre au moins cinq ou six fois par an et 6) enfin avoir assisté à un spectacle de variétés au moins une fois dans l'année. La part des industriels et des gros commerçants varie rigoureusement en raison inverse, et ils représentent par exemple 18,6 % des membres de la classe dominante qui ont assisté à un spectacle de variétés.

Un grand bourgeois «unique en son genre»*

S., avocat, âgé de 45 ans, est fils d'avocat et appartient à une famille de la grande bourgeoisie parisienne; sa femme, fille d'ingénieur, a fait Sciences Po et ne travaille pas. Leurs quatre enfants font des études secondaires dans les «meilleurs» établissements privés catholiques parisiens. Ils habitent un très grand appartement de plus de 300 m² dans le 16ème arrondissement; une très grande entrée, un immense salon, une salle à manger, un bureau, les chambres (le cabinet professionnel n'est pas dans l'appartement).

Dans le salon, des éléments modernes (gros coussins, grand canapé, fauteuils), des objets anciens, «une tête en pierre grecque qui est d'époque pure, assez belle» (un cadeau de mariage), un objet que le maître de maison nomme son «autel particulier», («un truc religieux qui est assez beau que j'ai réussi à piquer aux parents» —son père collectionne des œuvres d'art de toutes sortes, il a acheté entre autres «des tas de trucs, des émaux, des calices, des croix... à une espèce de Russe qui était revendeur»), «une espèce de terre cuite de l'époque Tang», achetée à Formose chez un antiquaire où il s'était fait accompagner par dix spécialistes, plusieurs tableaux, un Paul Sérusier («ça a un certain charme, ceci dit, je le remplacerais bien par une peinture moderne»), dans la salle à manger une nature morte hollandaise.

«Unique en son genre»

Lorsqu'il achète des objets, «ce n'est pas du tout pour faire un placement». Ce qui compte pour lui, c'est «premièrement la

* Tous ces entretiens ont été menés en 1974 afin de recenser, aussi systématiquement que possible, les traits les plus significatifs de chacun des styles de vie que l'analyse de l'enquête, à ce moment déjà très avancée, avait permis de dégager : guidé par une connaissance préalable de la formule génératrice qui est au principe de ses propriétés et de ses pratiques, on a pris le parti d'orienter méthodiquement l'enquêté (souvent uni à l'enquêteur par des relations de famille ou de familiarité) vers les régions les plus centrales de son art de vivre (d'où l'hétérogénéité des thèmes abordés qui contraste avec l'homogénéité forcée des données que doit recueillir l'enquête statistique) en lui offrant toutes les assurances et les réassurances, voire les renforcements et les redoublements qu'on attend, dans les situations ordinaires de la vie, de quelqu'un à qui «on se livre». On s'est enfin efforcé de rendre immédiatement sensible, en la portant à sa plus haute intensité par le resserrement du discours que permet un usage alterné du style direct, indirect ou semi-direct, la figure concrète de cette totalité systématique, le style de vie, que l'analyse statistique brise dans les opérations mêmes par lesquelles elle la porte au jour.

beauté de la chose, de l'objet, et deuxièmement, non pas qu'il soit unique, mais qu'il soit fait de manière artisanale» : «tu peux le refaire, mais tu peux le louper. De ce fait, il devient unique en son genre, parce que tu ne peux pas recopier deux fois le même objet, le même sujet (...). Ce qui fait la beauté d'un visage, la beauté d'une sculpture, c'est le sourire, le regard... Tu ne peux pas la refaire deux fois. Tu peux la refaire en plâtre mais tu ne peux pas la refaire dans la même matière, la matière compte plus, enfin autant que la masse (...). J'aimerais beaucoup avoir un très beau bronze. Il y a des bronzes qui sont absolument extraordinaires».

«C'est un côté nouveau riche»

Il va peu dans les galeries, ne court pas «systématiquement» les antiquaires ou l'hôtel Drouot. Il achète (un objet, un meuble...) parce que cela lui «fait plaisir à ce moment-là». Il est quelque peu condescendant pour ceux qui «veulent investir et qui n'ont pas le temps» : «Ils n'ont pas le temps de s'intéresser eux-mêmes. Ce qui les intéresse essentiellement, ce n'est pas ce qui leur plaît mais c'est ce qui a de la valeur». Aussi constituent-ils des groupes où ils «cotisent X francs par an; ils délèguent d'autres personnes pour faire ces achats. C'est d'un côté le placement et de l'autre l'incompétence complète, on leur collerait sur le mur une crotte quelconque, cela leur serait égal dans la mesure où on dit que la crotte vaut de l'argent. C'est un côté nouveau riche, c'est le côté de vouloir montrer que l'on a quelque chose... ou que l'on est aussi capable d'avoir quelque chose. C'est comme prendre un décorateur, déléguer quelqu'un».

«Tu l'as cherché longtemps et finalement tu l'as trouvé»

«L'objet a de la valeur intérieure et de cœur, dans la mesure où tu l'as désiré longtemps, tu l'as cherché longtemps. C'est ça que tu voulais et finalement par un hasard quelconque, tu l'as trouvé... c'est une révélation (...). Dans la mesure où c'est pour mon plaisir, il n'y a plus de question de prix, c'est comme pour l'orgue («un gadget, c'est électronique»), j'ai envie de l'avoir et je l'ai (...). Encore une fois, on se limite soi-même normalement aux possibilités que l'on a; je n'achèterai pas la cathédrale de Chartres» (il aurait beaucoup «aimé avoir une église et la transformer (...), ce que je trouve beau, c'est la pierre, la forme des pierres, les voûtes, la pierre est belle». Issu d'une famille catholique, mais ne pratiquant plus, il fait fréquemment des références religieuses, --demi-ironiques).

Pour ma jouissance personnelle»

Pour sa maison de campagne en Bourgogne, très grande («il y a quand même 1000 m² à meubler»), une «maîtresse», il a acheté des meubles chez «un marchand de peaux de lapins» : «J'étais tombé sur un type, un brocanteur qui avait des meubles tout à fait rustiques, en bois plein, j'ai eu d'autres trucs, des animaux empaillés aussi», des sangliers empaillés notamment «achetés à la fureur de tout le monde, sauf de moi (...), parce que c'est marrant. Le plaisir, c'est ce qui est marrant.

Je suis énervé par les gens qui achètent des choses simplement pour les montrer, pour dire qu'ils les ont ou pour mettre dans tel endroit. La valeur importe peu, c'est le plaisir qu'on y trouve (...). Si j'ai acheté des sangliers, c'était pour ma jouissance personnelle ou simplement parce que je trouvais que c'était marrant, que c'était cucu ou que ça faisait râler les autres». Dans cette maison qui est «trop humide pour mettre un piano», il va «avoir un piano à queue (...). Au casino, ils ont des pianos à queue qu'ils balancent (...); il manque peut-être une note ou deux».

«Des héritages, tu me fais rigoler»

Les objets reçus en héritage dont il a meublé cette maison comptent peu pour lui. A sa femme qui lui en rappelle l'existence, il répond : «Des héritages, tu me fais rigoler, il y a eu trois meubles»; et elle de préciser : «Quand je me suis mariée, tante X claquait. J'ai hérité d'un certain nombre d'argenteries, bon, premier héritage. Ensuite, il y a eu Madame C., deuxième héritage, ensuite Mademoiselle L., troisième héritage. Si bien que j'ai un nombre de vaisselles, de vieux machins et de meubles. Nous, on n'a jamais eu tellement de problèmes de meubles parce qu'on a hérité d'un certain nombre. Quatrième héritage, mes beaux-parents se sont réduits. On a hérité de fauteuils ...»

Si ces meubles ne lui plaisent pas, il les «balance» : «pas trop d'encombrement». «Il faut avoir un appartement suffisamment grand, des pièces qui permettent d'avoir un certain silence intérieur, pas encombrées, et, au contraire, il faut d'autres pièces avec tous les objets personnels qui ne sont jamais des objets de l'ordre du souvenir, – alors là, à la poubelle –, mais des objets que l'on aime avoir autour de soi». Il a «horreur des souvenirs de voyages» et n'en rapporte jamais («sauf ce truc dont je t'ai parlé tout à l'heure, en terre cuite de Chine (...). J'ai acheté des petites babioles que l'on a données à droite, à gauche, mais on ne s'est pas encombré; (...) on ne voit pas que l'on est allé quelque part. Le souvenir local, acheté

localement n'a aucun intérêt»). D'ailleurs en voyage, il vaut mieux avoir l'esprit libre, «aller les mains dans les poches, et regarder autour de soi, mais sans avoir un œil vissé sur un appareil de photo» (En Extrême-Orient, «on a pris des photos» rappelle sa femme, mais, ajoute-t-il, «on les a vues, on les a montrées deux fois» et elles sont maintenant «dans le fond d'un placard»).

«Beaucoup d'heures dans les musées,
par plaisir, en Hollande, en Italie»

Il a un atelier de peinture dans lequel il passe beaucoup de temps («il aime prendre un pinceau», souligne sa femme) mais il juge que ce qu'il fait est «sans intérêt» et préfère ne pas en parler. Par contre, il avoue volontiers qu'il a passé «beaucoup d'heures dans les musées, par plaisir, en Hollande, en Italie». Il a été «très frappé, éduqué par la peinture italienne (...), Léonard de Vinci, les peintures vénitiennes, siennoises, toutes les peintures que l'on voit au musée Borghèse à Rome, Botticelli». Il est aussi «très sensible aux peintures hollandaises de par le caractère, Frans Hals, Rembrandt; c'est une peinture totalement différente parce qu'elle est beaucoup plus pâteuse, beaucoup plus épaisse (...); il y a aussi un certain nombre de dessins de Matisse ou de Cocteau». Il n'est pas «nécessaire» que la peinture soit figurative pour qu'il l'apprécie. Par contre, il est «complètement fermé à la peinture canular»,par exemple une toile blanche «déchirée dans différents sens». Comme sa femme précise qu'elle «n'appelle pas ça de la peinture», il nuance : «Enfin, ce n'est pas de la peinture, c'est une sorte d'art, d'expression».

«Aimer, cela veut dire l'avoir avec soi»

Pour lui, «une peinture, c'est quelque chose qui permet de rêver longtemps et que l'on regarde toujours avec le même plaisir. Plaisir différent peut-être selon la variation de ce que l'on est ou de ses états d'âme». «Le critère c'est de savoir si j'aimerais l'avoir chez moi (...). Aimer, cela veut dire l'avoir avec soi». Et il ajoute : «Les choses agréables, ce sont les choses non nécessaires. Je ne vis pas pour thésauriser (...). Je vis pour vivre. Et j'essaie dans la mesure du possible de vivre l'instant, ce n'est pas toujours commode».

«Aussi nécessaire qu'une cuisinière à gaz»

Il ne pourrait vivre sans la chaîne haute-fidélité, achetée il y a plus de dix ans, huit mille francs à peu près («ce n'est pas une marque, ce sont des combinaisons différentes, je me suis

renseigné et puis c'est tout, c'est comme pour l'orgue, je me suis renseigné et puis c'est tout». «C'est quelque chose qui est aussi nécessaire qu'une cuisinière à gaz (...); n'importe quelle personne qui ne gagne rien du tout a besoin de musique, c'est un besoin comme une nourriture». Parmi ses disques, «Vivaldi, Bach, beaucoup de cantates de Bach, des messes, des Requiems, Monteverdi». Il est «un peu fermé à la musique moderne (...), non par volonté d'être fermé mais parce que c'est une question d'accoutumance de l'oreille» : «Mahler, Jolivet, Messiaen, ce sont des choses tout à fait accessibles à mon intelligence» mais «dans un certain nombre de musiques d'ordre purement sériel, électronique, il y a des choses qui sont assez belles, il y en a d'autres pour lesquelles cela me paraît aussi le canular, comme pour la peinture».

«Quand il y a une œuvre importante, tu le sais»

Il va peu au concert et n'est pas de ceux qui «vont voir des choses parce qu'il faut les voir», ne lit pas les critiques de spectacles du *Monde* (son quotidien), et se réfèrera plus volontiers à la critique ou au jugement d'un ami : «Quand il y a quelque chose qui est une œuvre importante, que cela soit au théâtre, au cinéma ou autre, tu le sais. Tu le sais parce que tu es toujours en contact avec des tas de gens, c'est pour cela que je ne lis pas les critiques. S'il fallait les lire, il faudrait les lire complètement». Récemment, il a été voir *One man show*, «un italien, un maoïste qui était tout seul sur scène» : «on est parti au milieu du truc parce que vraiment il jouait comme un cochon». S'il va au théâtre, il ne fait pas nécessairement un bon dîner après : «on ne peut pas faire trente six choses à la fois... il faut jouir pleinement des choses».

«J'ai une haute idée de moi-même»

Il se refuse à toute «recherche» vestimentaire : «si les gens veulent me voir, ce n'est pas pour la chaussette que j'ai aux pieds, mon mouchoir ou l'œillet à la boutonnière, ou la cravate que j'ai. Si les gens ont envie de me voir ou de m'inviter, ils m'invitent comme je suis. Autrement dit, j'ai une haute idée de moi-même» précise-t-il, saisissant une fois de plus l'occasion de marquer ses distances à la fois par rapport au goût bourgeois et par rapport aux questions que lui pose le sociologue (qui fait partie de sa belle-famille). Il ajoute : «je trouve que cinq cents francs, c'est suffisant pour un costume, ça ne sert à rien de mettre mille francs dans un costume, alors que moi je m'en fous».

«La cuisine, c'est une disposition d'esprit»

Très occupé, disposant de peu de temps à midi, il «attend un peu la pilule qui permettrait d'éviter de bouffer dans la journée (...). La cuisine, c'est une disposition d'esprit»; pour pouvoir l'apprécier, il faut être «détendu» : «Les œufs d'esturgeons, certaine cuisine russe, c'est tout à fait succulent. Pour la cuisine, il n'y a pas seulement la cuisine, il y a le cadre. Tant qu'à manger de l'anguille fumée, c'est plus agréable de la manger à Amsterdam au marché aux poissons que dans un restaurant cucu (...). Une cuisine cuisinée, mais vraiment une cuisine cuisinée, c'est-à-dire qu'il faut deux jours pour faire une sauce au madère, faire mijoter quelque chose longtemps, alors ça c'est de la cuisine, ça c'est de l'art. Mais quand on parle de cuisine aujourd'hui, ce n'est plus une cuisine, on mélange des trucs et on fait cuire les trucs en l'espace de cinq minutes, c'est des trucs préparés qu'on décongèle, enfin ce n'est pas de la cuisine. Il n'y a plus de préparation, ce n'est plus un art».

«Une certaine liturgie»

Il aime «faire la recherche des restaurants» dans le *Guide Michelin* ou le *Gault et Millau* et se souvient de «vins bus, il y a trois ans, d'un parfum, un Porto, un Saint-Estèphe particulier d'une certaine année» : «j'ai des souvenirs très précis de bouteilles 1923-1929... des bordeaux (...). J'ai ici encore une dizaine de bouteilles de vin de 1923. Et puis j'ai quatre bouteilles d'alcool de 1870». Une bonne bouteille, «ça ne se boit pas avec n'importe qui (...); ça nécessite *une certaine liturgie*, liturgie d'une part pour faire chambrer la bouteille, liturgie pour la boire. C'est une communion» (qui ne peut se célébrer) qu'«avec certaines personnes qui sont capables de jouir de la même manière (...). Je préfère la prendre tout seul, que de la prendre avec des gens qui ne savent pas en profiter». «Un dîner au champagne, ça a un peu un côté folklore (...), un vin c'est varié, différent, comparer le champagne au vin, c'est un peu comme comparer une espèce de petite flûte à un orchestre».

«Je préfère le plaisir»

Parmi les livres de sa bibliothèque qui «viennent d'une grand-mère» ou ont été achetés «dans une espèce de boutique rue de Provence», il y a des livres «genre 17ème» reliés, «pour la beauté de l'ouvrage plus que pour l'intérêt du texte..., les Sermons de Bossuet, les Pensées de Pascal... un livre du 17ème

qui est un livre dit porno pour l'époque, assez marrant». A Paris, il ne lui reste plus que les livres «d'ordre un peu philosophique et religieux, un peu de poésie aussi»; les livres «genre roman» (deux mille environ) sont dans la maison de campagne. Il a aussi des livres sur l'histoire de l'Allemagne, sur la guerre d'Algérie...; si on met de côté «les bouquins reliés, le côté un peu cucu», «le bouquin pour moi, c'est plutôt l'instrument de lecture et non pas le livre pour le livre». Il ne fait partie d'aucun club («il y a des gens qui adorent avoir des uniformes ou faire partie de telle équipe, tel truc, tel club, je reste individuel et individualiste à tout prix»). Il ne chasse plus «parce qu'il faut aller loin, parce que c'est assez fatigant, parce que c'est assez cher aussi d'ailleurs»; il joue un peu au tennis, pendant les vacances, fait du ski «par plaisir». «Je n'irai pas monter avec les skis sur l'épaule alors qu'il y a un tire-fesses à côté. Je préfère la descente à la montée, je préfère le plaisir».

meuble ancien appartiennent à l'univers des objets susceptibles d'être appropriés, s'inscrivant ainsi dans la série des biens de luxe que l'on possède et dont on jouit sans avoir besoin d'attester autrement la délectation qu'ils procurent et le goût dont ils témoignent et qui, lors même qu'on n'en possède pas personnellement, font en quelque sorte partie des attributs statutaires du groupe auquel on appartient, décorant les bureaux que l'on occupe ou les salons des familiers que l'on fréquente.

Il suffit d'ouvrir une revue telle que *Connaissance des arts* pour découvrir la *série* dans laquelle les fractions dominantes inscrivent l'œuvre d'art, l'univers des *objets de luxe*, distingués et distinctifs, sélectionnés et sélectifs : bijoux, fourrures, parfums, tapis, tapisseries, mobilier ancien, pendules, luminaires, bronzes, porcelaines, faïences, argenterie, éditions de luxe, voitures de luxe (Volvo, SM, Mercedes, Rolls, etc.), cigarettes de luxe (Craven, Benson and Hedges, Kent, Rothmans), haute couture (Dior Boutique et Old England), châteaux, manoirs, domaines, gentilhommières, «propriétés de caractère», «parcs avec étang», Champagne, Bordeaux, Bourgogne, Cognac, croisières, caméras. La compagnie des commissaires-priseurs de Paris insère l'annonce, luxueusement illustrée, de ses ventes à l'Hôtel Drouot ou au Palais Galliera aux côtés de deux placards pour des antiquaires du quai Voltaire et du Faubourg Saint-Honoré qui offrent «meubles et objets d'art», «faïences et porcelaines anciennes», «tableaux, statuaire, meubles et objets d'art». Une publicité pour la Galerie Arditti qui présente des hyperréalistes américains côtoie un placard de «Curiosités», offrant de «l'ameublement français et anglais du XIX^{e} siècle», tandis qu'une annonce pour la Galerie Martin-Caille (Faubourg Saint-Honoré) qui présente Max Agostini (post-impressionniste né, dit-on, en 1914) fait face à un placard pour les briquets Dupont (18).

La conjonction de l'appropriation matérielle et de l'appropriation symbolique confère à la possession des biens de luxe une rareté du second ordre en même temps qu'une légitimité qui en font le symbole par excellence de l'excellence : «Princes de Cognac : pour en parler, il faut les *très vieux mots* de la langue du Cognac. *Charnu* : Qualité de corps d'un Cognac. Princes de Cognac a du *charnu*, mais un charnu sans *gras*, un *charnu* svelte qui n'est que muscle. *Ce qu'est un Botticelli à un Rubens. Fleur* : Odeur de la fleur de vigne de la fine champagne, l'*aristocrate* du Cognac. Princes de Cognac *vieille* fine champagne a de la *fleur*, une fleur *élégante, épurée*, qui a de l'*envolée*, de la *race. Fûts roux* : Fûts *très vieux*, très *civilisés*, qui ont jeté leur gourme, expulsé leur excès de tanin. Princes de Cognac a *vieilli* dans des fûts roux. De là son goût sec, net, boisé, avec *mesure. Paradis* : C'est ainsi que l'on appelle le chai où sont gardées les plus vieilles réserves de Cognac. Princes de Cognac a été élevé dans le paradis de la Maison Otard, au château de Cognac. Princes de Cognac est produit en *quantités limitées* —quelques milliers seulement de bouteilles par an—, il ne se trouve que dans des magasins et des restaurants *sélectionnés*» (p. 16).

Même effet d'ésotérisme archaïsant à propos du Bourgogne : «En Bourgogne, c'est le temps de l'*épondage*. L'écho des dernières vendanges s'est à peine tu, que déjà l'on s'affaire à la vigne. D'un coup de sécateur net et précis, les vignerons coupent les sarments inutiles et préparent le cep à recevoir les futures tailles de printemps; c'est l'épondage, opération *délicate*,

18—Pensant que la *densité* de l'information pertinente n'est pas moins importante que sa qualité, on a choisi de prélever l'ensemble des documents utilisés ici dans un seul numéro (celui de novembre 1973) dont l'examen attentif de deux années (1972-1973) de la revue permet de garantir la représentativité.

qui demande beaucoup de *doigté* et que Moillard surveille *pour vous. Sélectionnés* pour *votre plaisir* parmi les *climats* les plus réputés, les Bourgognes Moillard ne sont confiés qu'aux distributeurs *qualifiés*» (p. 200).

Par la maîtrise d'un *langage d'accompagnement*, de préférence technique, archaïque et ésotérique, qui sépare la *dégustation savante* de la simple consommation désarmée et passive, enfermée dans l'instantanéité muette du plaisir, le *connaisseur* s'affirme digne de s'approprier symboliquement les biens rares qu'il a les moyens matériels d'acquérir : «Pour quelques *connaisseurs*, il n'y a qu'*une seule* bière en France. C'est peu certes. Mais plus un *connaisseur* est *connaisseur* et plus il est difficile. *Exclusif*. Et si certains n'accordent leurs faveurs qu'à la 1664, c'est tout simplement parce qu'une 1664 procure un *plaisir unique*. Un *plaisir si rare* [...]. Et puis, c'est un plaisir qui a *trois cents ans* [...]. Parfois il est bon de retrouver le goût de l'*authentique*» (p. 187). «Peu de gens peuvent se *permettre d'expliquer* ce qu'est un grand Cognac. Le Baron du Château de Cognac en a le droit. En *1795*, le Baron Otard décidait de s'installer au Château de Cognac [...]. Il avait aussi trouvé sous les voûtes du château *le lieu privilégié* où faire murir son Cognac. Et l'on *comprend* combien cela peut être important *quand on sait* qu'un grand Cognac *doit vieillir* de très longues années pour devenir un V.S.O.P. Depuis 1795, *rien n'a changé* au Château de Cognac. Ni les *voûtes*, ni le *vieillissement*, ni les *soins* apportés à ce grand Cognac» (p. 155).

En dernier ressort, la dépense ostentatoire et gratuite que suppose l'achat d'un objet «hors de prix» constitue la manière la plus indiscutable d'affirmer le prix que l'on sait accorder aux choses sans prix, témoignage absolu de l'irréductibilité de l'amour à l'argent que seul l'argent peut procurer : «—Qu'est-ce que *le vrai luxe* ? —C'est le *raffinement*; une nécessité pour celles qui peuvent se l'offrir et une clef pour celles qui en le voyant se font l'œil, le goût et peuvent le retrouver dans l'objet le plus simple, l'écharpe, la jupe, la chaussure et le vêtement s'il est beau. —Mais cher ?— La Haute Couture, c'est *la rigueur absolue et l'absolu n'a pas de prix*» (Marc Bohan, Directeur artistique de la société Christian Dior, interview). «Il faut être Perrier-Jouët et posséder le plus beau vignoble des côteaux de Cramant pour *s'offrir* et nous offrir *cette folie* : un Champagne fait presque exclusivement avec *le raisin le plus cher du monde*. Mais les 78 centilitres contenus dans cette bouteille du *XVIII^e* n'ont *pas de prix* pour *qui aime le Champagne pour le Champagne*. Surtout quand il s'agit d'un grand millésime» (p. 14). «Pour souligner votre *personnalité*, nous créons des montres *luxueuses, fines*, petites [...], que nous ne réalisons qu'en *séries limitées*. Chacune de nos montres *met en valeur le caractère* de celui ou de celle qui *sait la choisir* [...]. Vous posséderez une montre *exclusive* et précieuse» (p. 81).

On croit lire Marx qui écrit : «L'homme est posé d'emblée comme propriétaire privé, c'est-à-dire comme possesseur exclusif qui affirme sa personnalité, se distingue d'autrui et se rapporte à autrui à travers cette possession exclusive : la propriété privée est son mode d'existence personnel, distinctif, donc sa vie essentielle» (19). L'appropriation des objets symboliques à support matériel comme le tableau porte à la seconde puissance l'efficacité distinctive de la propriété, réduisant au statut inférieur de *substitut symbolique* le mode d'appropriation purement symbolique : s'approprier une œuvre d'art, c'est s'affirmer comme le détenteur exclusif de l'objet

19—K. Marx, «Manuscrits parisiens, 1844», in : *Œuvres*, t. II, *Économie*, Paris, NRF, 1965, p. 24.

et du goût véritable pour cet objet, ainsi converti en négation réifiée de tous ceux qui sont indignes de le posséder, faute d'avoir les moyens matériels ou symboliques de se l'approprier ou, simplement, un désir de le posséder assez fort pour «tout lui sacrifier».

La consommation de l'œuvre d'art, illustration presque trop évidente de ces analyses, n'est qu'une parmi d'autres de ces pratiques distinctives. Que l'on pense au nouveau culte de la nature que la mode de la résidence secondaire et le refus du tourisme petit-bourgeois remettent au goût du jour et qui entretient une affinité profonde avec le style de vie «vieille France» de la fraction la plus «ancienne» des fractions dominantes. Animaux, fleurs, chasse, gastronomie, environnement, équitation, jardins, pêche, œnologie, randonnée, les rubriques permanentes de *Connaissance de la campagne*, qui est à la dégustation distinguée de la nature ce que *Connaissance des arts* est à la dégustation distinguée de la culture, présentent un programme exhaustif des objets et des modes d'appropriation légitimes. S'approprier la «nature», oiseaux, fleurs, paysages, suppose une culture, privilège des gens aux racines anciennes. Posséder un château, un manoir, voire une demeure, n'est qu'une affaire d'argent; il faut encore se l'approprier, s'approprier la cave et la mise en bouteilles, décrite comme «un acte de communion profonde avec le vin» que les «fidèles du vin» doivent avoir accompli «au moins une fois», s'approprier les souvenirs de chasse, les secrets de pêche et les recettes de jardinage, compétences à la fois *anciennes* et *longues à acquérir*, comme la cuisine ou la connaissance des vins, s'approprier en un mot l'art de vivre de l'aristocrate ou du campagnard, leur indifférence au temps qui passe et leur enracinement dans les choses qui durent. «Rien n'est plus simple que de faire des cornichons, prétend ma mère : à condition que la lune soit nouvelle quand on les ramasse, qu'on les fasse dégorger au gros sel vingt-quatre heures en pot de grès après les avoir frottés avec un torchon de lin, le seul qui soit rugueux à point. A condition d'y mettre de l'estragon séché mais pas sec et de ployer les cornichons pour les entasser sous vide, etc.» (*Connaissance de la campagne*, septembre 1973). Sortir un pot de «cornichons maison», de «cornichons de grand-mère», assorti d'un tel discours d'accompagnement, c'est comme avec le «petit tableau d'un maître français du XVIII^e^» que l'on a su découvrir chez un antiquaire ou le «meuble ravissant» que l'on a déniché chez un brocanteur, exhiber du temps gaspillé et une compétence qui ne peut s'acquérir que par une longue fréquentation des vieilles personnes et des vieilles choses cultivées, c'est-à-dire par l'appartenance à un groupe ancien, seul garant de la possession de toutes les propriétés qui sont dotées de la plus haute valeur distinctive parce qu'elles ne s'accumulent qu'à la longue du temps.

Ce qui est en jeu, c'est bien la «personnalité», c'est-à-dire la *qualité* de la personne, qui s'affirme dans la capacité de s'appro-

prier un objet de qualité (20). Les objets qui sont dotés du plus haut pouvoir distinctif sont ceux qui témoignent le mieux de la *qualité de l'appropriation*, donc de la qualité du propriétaire, parce que leur appropriation exige du temps ou des capacités qui, supposant un long investissement de temps, comme la culture picturale ou musicale, ne peuvent être acquises à la hâte ou par procuration, et qui apparaissent donc comme les témoignages les plus sûrs de la qualité intrinsèque de la personne. Par là s'explique la place que la recherche de la distinction fait à toutes les pratiques qui, comme la consommation artistique, demandent une *dépense pure*, *pour rien*, et de la chose sans doute la plus précieuse et la plus rare, – surtout chez ceux qui, ayant la plus grande valeur marchande, en ont le moins à gaspiller –, c'est-à-dire de *temps*, temps consacré à la consommation ou temps consacré à l'acquisition de la culture que suppose la consommation adéquate (21).

De toutes les techniques de conversion visant à former et à accumuler du capital symbolique, l'achat d'œuvres d'art, témoignage objectivé du «goût personnel», est celle qui se rapproche le plus de la forme la plus irréprochable et la plus inimitable de l'accumulation, c'est-à-dire l'*incorporation* des signes distinctifs et des symboles du pouvoir sous la forme de «distinction» naturelle, d'«autorité» personnelle ou de «culture». L'appropriation exclusive d'œuvres sans prix n'est pas sans analogie avec la destruction ostentatoire des richesses : l'exhibition irréprochable de la richesse qu'elle permet est inséparablement un défi lancé à tous ceux qui sont incapables de dissocier leur être de leur avoir, d'accéder au désintéressement, affirmation suprême de l'excellence de la

20 – On voit que l'inclination au *personnalisme* et à toutes les formes d'exaltation de l'unicité de la personne est inscrite au plus profond des dispositions. Ce qui varie, selon les fractions, c'est-à-dire selon les espèces du capital qui sont le fondement principal de l'appartenance à la classe, ce sont les *propriétés* constitutives (en fait et en droit) de la personne, valeur intellectuelle, valeur morale et spirituelle, etc., qui sont spécialement exaltées.

21 – Il faut en effet avoir à l'esprit d'une part le fait que le temps, malgré la possibilité de s'approprier par procuration le temps des autres, ou d'économiser du temps par toutes les stratégies de rationalisation et surtout en usant de la liberté d'aller à contre-temps et à contre-lieu qui permet d'échapper aux effets d'encombrement, est sans doute une des limites anthropologiques les plus difficiles à contourner, et d'autre part le fait que la valeur marchande du temps – plus ou moins directement éprouvée selon le mode de rémunération, honoraires à l'acte, comme chez les médecins, salaire mensuel ou profits – croît à mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie sociale, pour comprendre la valeur des *potlatch de temps* dont font partie toutes les conduites consistant à «accorder» ou à «donner» du temps aux autres, – dimension importante de ce qui est offert dans les réceptions –, et, bien sûr, tous les loisirs dont la valeur symbolique tient toujours, pour une part, à la capacité de dominer le temps et l'argent qui se trouve affirmée dans le fait de «prendre son temps», c'est-à-dire de dépenser pour rien un temps d'une telle valeur.

personne. Et comme en témoigne par exemple le privilège accordé à la culture littéraire et artistique sur la culture scientifique ou technique , les détenteurs exclusifs de ce que l'on appelle «une grande culture» ne font pas autrement lorsqu'ils jettent dans le potlatch des rencontres sociales le temps qu'ils ont dépensé sans souci du profit immédiat dans des exercices d'autant plus prestigieux qu'ils sont plus inutiles.

Les fractions dominantes n'ont pas le monopole des usages de l'œuvre d'art objectivement —et parfois subjectivement— orientés par la recherche de l'appropriation exclusive, attestant la «personnalité» singulière du propriétaire. Mais lorsque les conditions de l'appropriation matérielle font défaut, il ne reste à la recherche de l'exclusivité que la singularité du mode d'appropriation : aimer autrement les mêmes choses, aimer pareillement d'autres choses, moins fortement désignées à l'admiration, autant de stratégies de redoublement, de dépassement et de déplacement qui, principe de la transformation permanente des goûts, permettent aux fractions dominées, moins pourvues économiquement, donc vouées à peu près exclusivement à l'appropriation symbolique, de s'assurer à chaque moment des possessions exclusives. Les intellectuels et les artistes ont une prédilection particulière pour les plus risquées, mais aussi les plus rentables des stratégies de distinction, celles qui consistent à affirmer le pouvoir qui leur appartient en propre de constituer comme œuvres d'art des objets insignifiants ou, pire, déjà traités comme œuvres d'art, mais sur un autre mode, par d'autres classes ou fractions de classe (comme le kitsch) : en ce cas, c'est la manière de consommer qui crée en tant que tel l'objet de la consommation et la délectation au second degré transforme les biens «vulgaires» livrés à la consommation commune, westerns, bandes dessinées, photos de famille, graffitis, en œuvres de culture distinguées et distinctives.

Les variantes du goût dominant

La coloration ascétique des pratiques culturelles des professeurs et des intellectuels, apparaît à l'évidence lorsqu'on les resitue dans le système dont elles font partie, et que l'on est ainsi contraint de poser la question du sens même de la culture et de l'appropriation symbolique, substituts sublimes et sublimés de toutes les appropriations matérielles et de toutes les nourritures terrestres que la division du travail de domination laisse aux parents pauvres. L'antagonisme entre les styles de vie correspondant aux pôles opposés du champ de la classe dominante est en effet tranché, total, et l'opposition entre les professeurs et les

patrons (et tout spécialement sans doute entre les petits et moyens des deux catégories) évoque celle qui sépare deux «cultures» au sens de l'ethnologie . D'un côté, la lecture et la lecture de poésie, d'essais philosophiques et d'ouvrages politiques, du *Monde* et de mensuels littéraires ou artistiques (plutôt de gauche); de l'autre, la chasse et le tiercé et, quand lecture il y a, la lecture de récits historiques, de *France-Soir* ou de *L'Aurore*, de l'*Auto-journal* et de *Lectures pour tous*. Ici, le théâtre, plutôt classique, ou d'avant-garde (avec par exemple *Le Tartuffe* ou la *Remise* mis en scène par Planchon, *Noces de sang* de Lorca ou *Un mois à la campagne* de Tourgueniev), le musée, la musique classique, France-Musique, les «puces», le camping, la montagne et la marche à pied; là, les voyages et les repas professionnels, le théâtre de boulevard (Robert Lamoureux, Marcel Achard, Françoise Dorin) et le music-hall, les spectacles de variétés de la télévision, les foires-expositions, la salle des ventes et les «boutiques», la voiture de luxe et le bateau, l'hôtel (trois étoiles) et les villes d'eau (22). Et le style même des différentes pratiques culturelles, la philosophie sociale et la vision du monde qu'elles engagent, se voient beaucoup mieux si l'on a à l'esprit l'univers des pratiques dont elles sont solidaires; si l'on sait par exemple que le théâtre d'avant-garde ou la lecture des poètes ou des philosophes s'oppose au théâtre bourgeois ou au music-hall, à la lecture de récits historiques ou de romans d'aventures ou d'hebdomadaires illustrés, comme la marche à pied, le camping, les vacances à la campagne ou à la montagne des professeurs s'opposent soit à l'ensemble des pratiques et des biens de luxe qui caractérise la bourgeoisie ancienne, Mercedes ou Volvo, yachts, vacances à l'hôtel, séjours en villes d'eau, soit à la constellation des consommations culturelles et matérielles les plus coûteuses et les plus prestigieuses, livres d'art, caméras, magnétophones, bateaux, ski, golf, équitation ou ski nautique qui sont l'apanage des professions libérales.

Il n'est pas de meilleure attestation de l'appartenance des choix esthétiques à l'ensemble des choix éthiques qui sont constitutifs du style de vie, que l'opposition qui s'établit, sur le

22—On s'appuie ici sur les résultats de l'analyse des correspondances de l'enquête de la SOFRES (S.C., V) étudiée ci-dessus, et qui ne seront pas reproduits ici en détail. Comme pour notre enquête, le premier axe factoriel oppose les fractions qui ont (relativement) plus de temps libre et de capital culturel mais qui sont les plus démunies (relativement) en capital économique (professeurs et, dans une moindre mesure, cadres du secteur public) aux fractions les plus riches économiquement et les plus insérées dans la vie économique, par la propriété, par la participation financière et aussi par les intérêts et par une compétence spécifique, acquise sur le tas, dans l'exercice même de la profession, plutôt qu'à l'école ou à la lecture de la presse économique et financière, mais les plus dépourvues, relativement, de capital culturel et de temps libre, les patrons de l'industrie et du commerce. Les cadres du privé et les professions libérales occupent, sous ce double rapport, une position intermédiaire.

Index par activités,

le gout du luxe

ANIMAUX
Achat
Oisellerie du Pont-Neuf
Oisellerie Vilmorin
Naturaliste
Nérée, Boubée et Cie

ANTIQUAIRES
Aaron
Bensimon
Hagnauer
Jansen
Kugel
Lagrand
Laroussilhe
Lévy
Litybur
Mallie de Fonfais
Mancel
Perrin
Taillemas

ARGENTERIE
CERAMIQUE
Andrieux
Helft
Kugel
Nicolier

BAIGNOIRES
Au Bain de Diane
Juif-Delepine

BOTTIER
Roger Vivier

CLINIQUES
Clinique du Belvédère
Cliniques vétérinaires
Clinique du Dr Neienat
Clinique vétérinaire
de Maisons-Alfort
Fondation Windsor
Hôpital Frégis

COIFFEURS
Alexandre
Arden
Carita
Jean-Louis David

COUTURIERS
Balmain
Cardin
Courrèges
Dior
Hermès
Lapidus
Rabanne
Saint-Laurent
Ungaro

DECORATEURS
Carlhian
Demachy
Jansen

EMBAUMEURS
Ets Marette
Roblot

ENFANTS
Jouets
Le Nain Bleu
Meubles
Bonnichon
Thireau
Vêtements
Baby Dior
Dominique
Enfantillage
Petit Faune
Petite Gaminerie
Minimômes

FEUX D'ARTIFICE
Ruggieri

FLEURISTES
Boullet
Lachaume
Lambert
Moreux
Veyrat

FOURREUR
Révillon

INSTITUTS DE BEAUTE
Arden
Carita
Guerlain
Harriet Hubbard Ayer
Lancome
Monteil
Helena Rubinstein

JOAILLIERS
Boucheron
Cartier
Chaumet
Van Cleef et Arpels
Mauboussin

LOCATIONS
Artistes
Marouani et Tavel
Bateaux
International Sea Service
Châteaux
Préfecture d'Indre-et-Loire
Gens de maison
Bons Secours
Train
S.N.C.F. - D.C.P.
Voitures
Murdoch

MAGASINS D'ALIMENTATION
Côte de France
Dominique
Fauchon
Godiva
Hédiard
Petrossian
Maison de la Truffe

MAGES
Belline
Criss
Delya
Martinez
Sabato

MAROQUINIERS
Hermès
Morabito

MEDECINS
Boivin
Chartier
Dolto
Dubost
Hervé
Lacan
Lagache
Leibovici
Nacht
Vellay

TAPIS
Benadava
Catan

TEINTURIERS
Billard
Bobin
Pouyanne
Starisky

TRAITEURS
Battendier
Casimir
Lenotre
Marquise de Presles
Pons
Potel et Chabot
Scott

S. Schroeder, J. Matignon, *Le goût du luxe*, Paris, Balland, 1972.

se, femme et valet de chambre, cuisinière, jardinier, et fixa gravement leurs gages.

Gens de maison

Maître d'hôtel	par	mois	1.500 F
Majordome	»	»	1.500 F
Chauffeur	»	»	1.200 F
Nurse	»	»	1.200 F
Femme de chambre	»	»	1.100 F
Valet de chambre	»	»	1.000 F
Cuisinière	»	»	1.000 F
Jardinier selon région	»	»	800 F

Il regretta qu'il n'y eût point de loges à vie à la Comédie Française, et dédaigna, probablement non sans malice, le prix des abonnements pour soirées habillées.

Comédie Française

Abonnement pour une saison :

Soirées habillées	108 F
matinées classiques :	85 F

Il parla des médecins à la mode, aux mystérieux honoraires, qu'ils fussent accoucheurs, comme les docteurs Hervé, Dubost, Velley ou Chartier, ou analystes, comme les docteurs Lacan, Daniel Lagache, Sacha Nacht, Leibovici, la doctoresse Dolto.

MEDECINS

Psychanalyste, peu connu
par séance 60 F

Psychanalyste renommé
par séance à partir de 200 F

Il décrivit un appartement sur jardin à la clinique du Belvédère, à Boulogne-sur-Seine, où il était seulement interdit de brancher des appareils de projection cinématographique pour éviter d'éventuelles perturbations dans l'installation électrique — mais cet interdit lui-même pouvait être rapporté après autorisation spéciale de la direction.

CLINIQUE

La plus chère : Clinique du Belvédère
Forfait d'accouchement :
comprenant : salle d'accouchement, soins, pension et pharmacie usuelle.
8 jours
Petite chambre sur cour 800 F

Le goût du luxe, pp. 188-189.

terrain même de l'esthétique, entre deux catégories aussi proches sous le rapport du capital culturel que les membres des professions libérales et les professeurs (23) et qui, fondée dans l'opposition entre des dispositions éthiques corrélatives de trajectoires différentes, trouve dans des conditions économiques aussi très différentes des renforcements et des conditions de réalisation. Il suffit en effet d'avoir à l'esprit, outre les différences sous le rapport de la structure du capital, celles qui tiennent à la trajectoire, et en particulier le fait que la part des individus qui doivent leur accession à la classe dominante à une entreprise d'accumulation de capital scolaire croît quand on va des fractions dominantes aux fractions dominées, pour comprendre que les professeurs, et,

23—Issus des classes populaires ou moyennes dans une proportion relativement importante, les cadres administratifs (dans la définition large qu'en donne l'INSEE) sont très proches, par l'ascétisme de leurs goûts, des professeurs de l'enseignement secondaire bien que, moins diplômés, ils s'orientent davantage vers des pratiques culturelles moins prestigieuses comme la visite des monuments et des châteaux.

secondairement, les ingénieurs et les cadres, soient les plus enclins à orienter vers l'accumulation de capital culturel les dispositions ascétiques développées par et pour l'accumulation antérieure, et cela avec une bonne volonté d'autant plus exclusive que leur faible capital économique ne leur laisse pas escompter beaucoup de profits et de plaisirs concurrents, tandis que les membres des professions libérales possèdent les moyens de réaliser les dispositions au laxisme de luxe qui sont attachées à une origine bourgeoise et qui trouvent un encouragement dans les exigences mêmes de métiers supposant une forte accumulation de capital symbolique. L'*aristocratisme ascétique* des professeurs (et des cadres du secteur public) qui, comme on l'a vu, s'orientent systématiquement vers les loisirs les moins coûteux et les plus austères, et vers des pratiques culturelles sérieuses et même un peu sévères, fréquentant par exemple les musées, surtout de province (plutôt que les grandes expositions, les galeries et les musées étrangers comme les professions libérales), s'oppose aux *goûts de luxe* des membres des professions libérales qui collectionnent les consommations les plus coûteuses (culturellement et/ou économiquement) et les plus prestigieuses, lecture de mensuels illustrés, fréquentation des salles de concert, des antiquaires et des galeries, vacances en villes d'eau, possession de pianos, livres d'art, meubles anciens, œuvres d'art, caméras, magnétophones, voitures étrangères, pratique du ski, du tennis, du golf, de l'équitation, de la chasse et du ski nautique (24). Ne possédant ni la compétence ni les dispositions nécessaires pour réinvestir efficacement dans l'économie les profits que leur procure un capital culturel à haut rendement économique, attachés par leur formation et leur style de vie aux «valeurs intellectuelles» (ils fournissent une forte proportion des écrivains amateurs) (25), les membres des professions libérales trouvent dans la pratique des sports et des jeux chics, dans les réceptions,

24—Comme dans l'analyse de notre enquête, le troisième facteur dégagé par l'analyse des correspondances de l'enquête de la SOFRES oppose à toutes les autres fractions les professions libérales, particulièrement inclinées aux consommations et aux loisirs de luxe, comme l'atteste la simple énumération des caractéristiques (rangées par ordre décroissant) qui apportent à ce facteur la contribution absolue la plus importante : abonnement à des mensuels illustrés, possession d'une caméra, pratique du ski nautique, possession d'un magnétophone, de livres d'art, pratique du tennis, fréquentation des villes d'eau, pratique du bridge, de la chasse, du ski, de l'équitation, cocktails professionnels, etc. Sachant que des revues telles que *Connaissance des arts* ou *La maison française* comptent une part importante de membres des professions libérales parmi leurs lecteurs (15,5 % et 18,5 %), on peut, en outre, à partir de l'enquête menée par le CESP en 1970, imputer à cette fraction des propriétés particulièrement fréquentes chez les lecteurs de ces journaux, comme la possession de meubles anciens et d'œuvres d'art, la fréquentation des salles des ventes et des galeries. On sait enfin par l'enquête de l'INSEE sur les loisirs que les professions libérales se distinguent par la fréquence particulièrement élevée des réceptions qu'elles donnent.

les cocktails et autres échanges mondains, outre les satisfactions intrinsèques qu'ils procurent et l'action éducative qu'ils exercent, les fréquentations choisies qui leur permettent de créer ou d'entretenir des relations et d'accumuler le capital d'honorabilité indispensable à l'exercice de leur profession (26). Ce n'est là qu'un des cas où le luxe, cette «prodigalité toute de convention» est, comme l'observait Marx, une «nécessité de métier et entre dans les frais de représentation» en tant qu'«étalage de richesse» qui fonctionne comme «moyen de crédit» (27). A l'opposé, il n'est pas un des choix des professeurs (par exemple, la préférence qu'ils marquent pour un intérieur harmonieux, sobre et discret ou pour des repas simples mais joliment présentés) qui ne puisse se comprendre comme une manière de faire de nécessité vertu en maximisant le profit qu'ils peuvent tirer de leur capital culturel et de leur temps libre (tout en minimisant leurs dépenses en argent). Si les premiers n'ont pas toujours les goûts de leurs moyens, les seconds n'ont presque jamais les moyens de leurs goûts et ce décalage entre le capital économique et le capital culturel les condamne à un esthétisme ascétique (variante plus austère du style de vie artiste), qui «tire parti» de ce qu'il a, substituant le «rustique» à l'ancien, les tapis roumains aux tapis persans, la grange restaurée au manoir de famille, les lithographies (ou les reproductions) aux tableaux, autant de substituts inavoués qui, comme le mousseux ou le simili des vrais pauvres, sont autant d'hommages que la privation rend à la possession (28). Le décalage entre le capital économique et le capital culturel ou, plus exactement, le capital scolaire qui en est la

25–14,5 % des magistrats et 13,5 % des médecins inscrits dans le *Who's who* (contre 9,7 % seulement des hauts fonctionnaires ou 4,2 % des patrons et directeurs d'entreprises) ont écrit au moins un ouvrage non spécialisé (politique ou littéraire).

26–Ces tendances génériques prennent des formes différentes selon les professions, les spécialités, les lieux de résidence. Ainsi, les médecins qui ont un taux d'épargne très supérieur à la moyenne nationale (30 % contre 15 % du revenu disponible) mais pour un revenu incomparablement plus élevé, dépensent dans l'ensemble un pourcentage très fort d'un revenu très élevé, en particulier pour les vacances (10 % du revenu disponible), la voiture et les biens durables : très souvent (plus des deux tiers) propriétaires de leur logement, ils possèdent souvent des résidences secondaires, des immeubles de rapport, des exploitations agricoles, des bois et des terrains (pratiquement jamais des entreprises industrielles), et aussi des actions. Mais c'est chez les généralistes ruraux que les achats immobiliers sont les plus fréquents tandis que les placements financiers, qui croissent de façon générale avec l'âge, sont plus fréquents chez les chirurgiens et les spécialistes (cf. Centre de recherche économique sur l'épargne : *Enquête sur les comportements patrimoniaux des médecins exerçant en pratique libérale*, Paris, CREP, 1971, 3 vol.). On peut supposer que les chirurgiens et autres spécialistes –et tout particulièrement de Paris– consacrent une part particulièrement importante de leurs revenus aux dépenses de luxe, et en particulier à l'acquisition d'objets d'art.

27–K.Marx, *Le capital*, livre I, chapitre XII, in : *Oeuvres*, t. I, *Économie*, Paris, NRF, 1965, pp. 1097-1098.

Un professeur «bien classique»

Jean L., agrégé de physique, ancien élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, a 36 ans, est maître-assistant dans une université parisienne et habite la banlieue Nord-Ouest; son père, agrégé de grammaire, était professeur de l'enseignement secondaire, son grand'père, instituteur. Sa femme, fille de pharmacien, est dentiste; elle est professeur à l'École dentaire et a un cabinet.

«Une table Louis XIII de couvent, trouvée aux Puces»

Ayant le goût du «sobre» et du «discret», il n'aime pas «les gros coussins et les grands rideaux», ni les appartements «faits par les décorateurs», il est «assez sensible à l'harmonie d'ensemble d'un intérieur» : «Si on a la veine de trouver un très beau meuble, il y a un très beau meuble dans un coin et puis c'est tout, quoi; cela suffira à une pièce». «Chez nous, jusqu'à il n'y a pas très longtemps, il y avait des meubles bon marché qu'on avait achetés en se mariant, —cela avait un petit genre moderne qui n'était pas mal d'ailleurs—, des meubles plaqués en teck, pas chers, simplement les chaises sont en train de rendre l'âme (...). Maintenant, nous avons un ou deux meubles anciens qu'on a trouvés, véritablement anciens (...), une table Louis XIII de couvent qui n'est pas mal, trouvée aux Puces, que quelqu'un nous avait indiquée, un bahut Louis XIII qui n'est pas mal aussi», trouvé chez un antiquaire d'Amiens. «Naturellement, des chaises Louis XIII, on n'en aura pas parce que c'est affreusement cher, et puis même c'est pas solide, si elles sont vraiment Louis XIII; alors, on fera faire des chaises qui ont le genre Louis XIII mais ne voudront pas se faire passer pour anciennes». L'ameublement et la décoration de la maison sont surtout l'affaire de sa femme qui y attache beaucoup d'importance; «elle s'y connaît pas mal, moi pas du tout, surtout les prix (...), moi j'ai du plaisir, mais enfin, je serais tout seul, je ne pense pas vraiment que j'y passerais du temps, je n'ai pas tellement de goût pour ça, mais ma femme beaucoup et finalement j'apprécie quand même». Sa femme aime beaucoup les faïences anciennes : «volontiers, je l'accompagnerai si elle me dit 'viens, on va voir une faïence', ça me fera plaisir, je sens qu'elle est bien plus sensible que moi (...). Il y a une chose que j'aimerais bien acheter, je ne l'ai pas encore fait, mais je regarde quelquefois, ce sont les instruments scientifiques anciens, parce qu'on faisait des choses absolument remarquables, soit au siècle dernier, soit il y a trois ou quatre siècles».

«Je préfère lire quelque chose de plus concis»

Chez lui, il bricole un peu et «par obligation» : «C'est ma femme qui me dit, il faudrait faire ci, il faudrait faire ça, je le fais avec un soin inutile, je passe du temps, je pourrais faire les choses plus vite même si je les faisais moins bien mais j'y trouve du plaisir, à concevoir le truc, que ça marche bien et puis à le faire».

Il n'a pas la télévision, mais il a l'occasion de la voir de temps en temps. «L'intérêt des choses elles-mêmes y est souvent trop dilué; sur un sujet donné, je préfère lire quelque chose de plus concis. Alors, il y a quand même certaines choses, pour moi c'est irremplaçable. J'avoue que j'ai été voir chez ma mère les premiers pas sur la Lune, des choses comme ça (...). Je me rappelle avoir vu cinq minutes Ivan Illich, je m'en rappellerai toujours, je suis content de l'avoir vu au lieu de seulement le lire, d'avoir vu quel genre d'homme c'était».

«Toute ma lecture était fondée sur *Le Monde*»

Il reçoit *Tribune socialiste*, —«ce n'est pas si mal»—, lit *Le Nouvel observateur* occasionnellement. Sa femme reçoit *L'Express*: «on y voit superficiellement les choses; il y a quelquefois des interviews qui sont bien. Toute ma lecture était fondée sur *Le Monde* auquel je suis abonné, maintenant, je ne le lis plus régulièrement». Des lectures plutôt austères, pas de policiers ni de romans : «*Le premier cercle* de Soljenitsyne quand même, parce que ma femme m'a dit 'il faut que tu le lises'». Il a lu aussi récemment «*Une société sans école* d'Ivan Illich», («ça m'a beaucoup marqué»), *Le hasard et la nécessité*, *L'instinct d'agression* de Konrad Lorenz. Il a une histoire des cultures de l'Unesco en sept ou huit volumes : «C'est formidable, ce n'est pas un récit, ce n'est surtout pas un récit, s'il y a des personnages et des trucs, ça ne m'intéresse pas. L'archéologie, ça m'intéresse beaucoup (...). Il y a un truc que je regarde beaucoup qui s'appelle le *Dictionnaire archéologique*».

«Des choses bien classiques et bien sages»

«Un Vermeer, je reste deux heures devant et je suis vraiment satisfait, ça (un livre de dessins 'd'un type qui s'appelle Escher' qu'on vient de lui offrir), non». Il aime beaucoup une histoire de l'art, parue dans une série dirigée par Francastel : «elle est très bien surtout par le texte, il n'y a pas tellement de reproductions, elles ne sont pas extraordinaires, elles sont relativement originales, mais c'est très bien parce qu'ils analysent bien (ce n'est pas anecdotique simplement) les idées des peintres, comment ça s'imbrique avec la structure économique, sociale

de l'époque». Il ne «court pas tous les musées de façon exhaustive» mais y va «volontiers» : «j'aime bien, si un ami me dit, voilà, il y a telle chose ou si j'ai vu ou lu (...), j'y vais volontiers, j'y reste un certain temps». Il est allé plusieurs fois en Toscane et «aime beaucoup tout ce qu'on peut y voir (...); j'aime bien situer les peintres de ce moment les uns par rapport aux autres, je me dis, Angelico peignait encore ci alors qu'un tel faisait déjà ça». Il aime beaucoup «le Quattrocento, Botticelli, Piero della Francesca, beaucoup aussi Vermeer, Watteau» : «je ne sais pas comment je dirai ça, si c'est la matière, si c'est la facture (...), j'aime bien les surfaces, ensuite cette espèce de grâce, de charme, de mélancolie». Conscient que les peintres ne peuvent se passer de procédés, il n'apprécie pourtant pas ceux qu'utilise Rousseau : «il y a quelque chose de pas naturel, de voulu, de recherché, de sophistiqué, dans sa façon de faire». «Matisse, par exemple, des choses bien classiques et bien sages, j'aime beaucoup; Picasso, souvent j'aime beaucoup; j'aime bien aussi Villon, le peu que j'en connaisse. A vrai dire, je connais assez mal la peinture moderne (...). Il y a une chose qui pour moi n'est pas de la peinture, c'est tout le surréalisme. A mon avis, c'est purement un travail de l'esprit, Dali et compagnie, j'ai horreur de ça».

«L'art de la fugue, je le préfère à l'orgue»

Pas de chaîne haute-fidélité («j'aimerais bien en avoir une, mais pour moi ce n'est pas indispensable») mais «un électrophone qui n'est pas mauvais» (un «mono que j'ai acheté 60 000 balles il y a quatre ou cinq ans»). «La musique, à mon avis, il faut aller la voir faire par les gens qui la fabriquent, c'est la meilleure façon, sinon chez soi, il suffit d'avoir quelque chose de pas trop mauvais et de bonnes interprétations (...), je suis peu sensible à l'interprétation, pourtant j'aime bien». Son «sens de l'économie de moyens», son goût pour ce qui est «sobre», «sa formation scientifique aussi» l'inclinent à apprécier «la musique pure». «L'art de la fugue, c'est typique, je le préfère joué à l'orgue que réalisé à l'orchestre, c'est vraiment la musique pure, ce n'est pas une question de timbre». Par contre, il n'aime pas «les musiques romantiques, trop emphatiques, trop grandiloquentes» : «j'aime bien Berlioz par exemple, mais la Symphonie fantastique, c'est trop grandiloquent». Bien qu'il ait «des tas de petites activités de toutes sortes», il est «pris quatre soirs par semaine par des petites réunions, des petites répétitions de chant» avec une chorale dont il fait partie depuis dix ans : «en plus, ces temps-ci, avec un groupe de gens qui sont amateurs d'opéra, on chante un opéra, on fait du piano, ça finit par prendre beaucoup». «Pour moi, le

sommet de la musique, c'est Cosi fan tutte, c'est Mozart (...); j'ai une adoration pour Poulenc en général, j'aime beaucoup Delalande (...), j'ai beaucoup aimé Wozzeck. J'avais vu Wozzeck dirigé par Boulez à l'Opéra, je ne connaissais pas avant». Il va quatre ou cinq fois par an au concert : «cette semaine, je suis allé écouter Fischer-Dieskau, pour moi, c'est le dieu du chant». Il n'écoute guère de variétés ou de chansons, n'a jamais acheté de disques de chanteurs («j'aime bien Brassens, mais je ne l'écoute pas»).

«A l'aide de peu de choses, avec des moyens économiques»

Il n'est «pas très connaisseur en cinéma»; il va souvent voir «simplement, bêtement, au cinéma qui se trouve à D., les grands succès du moment qui ne sont pas de trop mauvaise qualité». Il aime bien Truffaut, mais il est «imperméable aux arts américains» («Il y a quelque chose d'infantile à mon sens dans bien des films américains, sauf Woody Allen»). Pas trop de films historiques, «évidemment Napoléon d'Abel Gance, c'est un truc à avoir vu ou le Cuirassé Potemkine ou Alexandre Newski». «Je suis très allergique à tout ce qui est une démonstration trop lourde; j'aime beaucoup que quelqu'un me fasse sentir quelque chose qu'il ressent très fort à l'aide de peu de choses, avec des moyens économiques».

Ni «gastronome», ni «connaisseur», il est cependant «assez sensible» aux plats qu'on lui propose. «Quand des amis m'invitent, je remarque, c'est un plaisir que j'aime bien». Il essaie «d'avoir des vins présentables» chez lui («j'ai trouvé un petit négociant de Beaujolais qui a des trucs que je trouve bien, je me fournis chez lui»).

«Je me précipite sur la marche»

Il «aimerait bien jouer aux échecs» et joue quelquefois au scrabble. Il fait un peu de photo : «je finis par faire mes deux rouleaux de trente-six photos chaque année principalement pendant les vacances (...). Un truc que je fais typiquement quand je vais en vacances à la montagne, je prends des paysages (...); je passe des heures avec une carte à identifier exactement ce qu'on voit». En vacances, «je me précipite sur la marche, mais alors comme un imbécile, le premier jour, je fais quarante kilomètres à toute allure et après ça, j'ai mal aux pieds pendant quinze jours. Quand j'en fais, j'en fais relativement intensivement, mais malheureusement je suis de bons moments sans en faire (...). Depuis un an, j'ai une chienne, il faut bien que je l'emmène promener, je fais ça à fond de train; (...) le samedi je l'emmène et puis, à moitié en courant, on fait dix kilomètres à toute allure».

forme certifiée est sans aucun doute un des fondements de leur propension à contester un ordre social qui ne reconnaît pas pleinement leurs mérites parce qu'il reconnaît d'autres principes de classement que ceux du système scolaire qui les a reconnus. Cette révolte méritocratique (donc, en un sens, aristocratique) redouble lorsqu'elle se double des fidélités, des refus et des impossibilités, ou des refus de l'impossible, qui sont corrélatifs d'une origine sociale petite-bourgeoise ou populaire et qui, joints aux limites purement économiques, interdisent le plein accès à la bourgeoisie (29). Au contraire, pour ceux qui, comme les membres des professions libérales, vivent de la vente de services culturels à une clientèle, l'accumulation de capital économique se confond avec l'accumulation de capital symbolique, c'est-à-dire avec l'acquisition d'une réputation de compétence et d'une image de respectabilité et d'honorabilité aisément convertibles en positions politiques de *notable* local ou national : aussi comprend-on qu'ils soient et se sentent solidaires de l'ordre (moral) établi auquel ils contribuent d'ailleurs très fortement par des interventions quotidiennes, dont les déclarations du Conseil de l'Ordre des médecins ou les prises de position et les actions politiques ne sont que la forme la plus visible (30).

28—Produit d'un décalage analogue entre le capital culturel et le capital économique, la même forme de disposition se retrouve chez les membres des fractions nouvelles des classes moyennes (cf. l'interview d'une infirmière «qui vit avec passion»).

29—Une des manières subjectivement acceptables d'échapper aux contradictions résultant du fait que le capital culturel est un *principe dominé de domination* réside dans la participation en qualité de cadre aux organisations chargées d'exprimer et de défendre les intérêts des classes dominées. C'est ainsi que la distribution des membres des différentes fractions de la classe dominante dans le champ de ceux qui prétendent (avec des chances inégales de succès) à des positions de mandataires politiques (et dont l'analyse des caractéristiques sociales des candidats aux élections législatives permet d'avoir une idée) correspond assez strictement à la distribution de leurs fractions respectives dans le champ relativement autonome de la classe dominante, lui-même organisé, on l'a vu, selon une structure homologue de celle du champ des classes sociales. Il s'ensuit que les luttes politiques sont un des terrains où se joue la lutte pour l'imposition du principe légitime (c'est-à-dire dominant et méconnu comme tel) de domination.

30—Selon un sondage réalisé par la SOFRES avant le premier tour des élections présidentielles auprès d'un échantillon national de 200 médecins, 59 % des médecins déclaraient avoir l'intention de voter Giscard, 16 % Mitterrand, 9 % Chaban-Delmas, 11 % pour un autre candidat, les autres (5 %) étant encore indécis; interrogés sur le candidat qui leur paraissait avoir le plus de chances d'être élu président de la république, 71 % désignaient Giscard, 12 % Mitterrand, 3 % Chaban-Delmas, 1 % un autre candidat, 13 % ne sachant pas se déterminer (*Le Quotidien du médecin*, n° 710,3-4 mai 1974) ; on peut sans doute se faire une idée assez juste de ce que les médecins élisent en Giscard en lisant l'interview tout spécialement ajusté aux attentes des médecins que l'élu des médecins publie dans le même numéro et où il se déclare favorable à

On voit que l'opposition que l'on fait d'ordinaire entre le goût «intellectuel» ou «de rive gauche» et le goût «bourgeois» ou «de rive droite» ne s'établit pas seulement entre la préférence pour des œuvres contemporaines (ici, dans les limites des listes proposées, Picasso, Kandinsky, Boulez) et le goût des œuvres plus anciennes et plus consacrées (la peinture impressionniste, et particulièrement Renoir, Watteau, la Rhapsodie hongroise, les Quatre saisons, la Petite musique de nuit), entre le goût des valeurs sûres, en peinture et en musique comme en matière de cinéma ou de théâtre, et le parti-pris de la nouveauté, mais aussi entre deux visions du monde, deux philosophies de l'existence, symbolisées si l'on veut par Renoir et Goya (ou Maurois et Kafka), centres des deux constellations de choix, le rose et le noir, la vie en rose et la vie en noir, le théâtre de boulevard et le théâtre d'avant-garde, l'optimisme social des gens sans problèmes et le pessimisme anti-bourgeois des gens à problèmes, le confort matériel et intellectuel, avec l'intérieur intime et discret et la cuisine de tradition française, et la recherche esthétique et intellectuelle, avec le goût des plats exotiques ou —inversion— à la bonne franquette, des intérieurs composés, ou —inversion— faciles à entretenir, des meubles achetés aux puces et des spectacles d'avant-garde (31).

Pour resituer dans l'ensemble des choix constitutifs du style de vie les oppositions entre les systèmes de préférences purement esthétiques, que symbolise l'antithèse entre Kandinsky et Renoir, il suffit de considérer les caractéristiques d'un public comme celui de *Connaissance des arts* : cette revue culturelle de luxe, au coût relativement élevé, qui est en même temps un support publicitaire pour le commerce des biens de luxe, et tout spécialement des œuvres d'art, fournit sans doute une image assez exacte des groupes que réunit le «goût bourgeois» et que rassemblent les manifestations culturelles à la fois les plus mondaines et les plus coûteuses, expositions chics, soirées de gala de l'Opéra, «premières» théâtrales, grands concerts de sociétés, etc. Les cadres du secteur privé et les membres des professions libérales, et, déjà nettement moins représentés, donc fortement sursélectionnés, les professeurs et les patrons de l'industrie qui composent ce public, ont en commun de s'adonner à des activités de luxe et de prestige (golf, équitation) et à des pratiques culturelles tournées au moins autant vers l'appropriation matérielle que vers la seule appropriation symbolique, fréquentation des théâtres et des galeries —plutôt de rive droite—, des salles des ventes, des magasins d'antiquités et des boutiques de luxe. Le «goût bourgeois» qui les caractérise s'oppose non seulement au goût «intellectuel» mais aussi (essen-

---

la sélection des étudiants, se fait le défenseur de l'exercice libéral de la médecine, du médecin de famille et de la coexistence de l'hospitalisation publique et de l'hospitalisation privée, se déclare prêt à lutter contre «certaines sources de gaspillage» de la sécurité sociale, approuve l'existence d'un Ordre des médecins auquel il ne voit rien à réformer.

31—Les patrons et les membres des professions libérales rejettent comme laide, plus fortement que toutes les autres fractions, la photographie d'un homme blessé.

oct. 1971

la télévision par Jacques Siclier

« LES HOMMES DE L'ART »

Médecin-chef de la clinique endocrinologique de Paris, le professeur Gilbert Dreyfus donne une consultation, puis il raconte comment il eut, dans sa jeunesse, la révélation de Rembrandt. Il parle de son amour de la peinture. Nous voyons également, dans cette émission de Champ visuel, *un médecin de banlieue, collectionneur de tableaux « pour le plaisir des yeux », le docteur Dolfuss, passionné d'égyptologie et archéologue ; le docteur Apelbaum, qui peint « pour se retrouver avec lui-même », et le docteur Genon-Catalot, qui accroche des toiles de peintres modernes dans sa salle d'attente et anime une galerie de peinture.*

Les producteurs de Champ visuel *ont voulu comprendre et nous faire comprendre pourquoi les médecins sont des amateurs d'art. La réponse est donnée par le professeur Dreyfus : « Parce que, comme les artistes, ils ont l'amour de la vie et l'horreur de la mort. » L'émission se développe sur ce thème. Des œuvres de Mantegna, Léonard de Vinci, Géricault, Cézanne, rejoignent dans l'idée de la lutte contre la mort les travaux de Vesale, les planches anatomiques et ces « écorchés » destinés aux études médicales qui deviennent, dans la manière dont ils sont présentés, des œuvres d'art.*

Trois réalisateurs se sont partagés les reportages composant ce numéro, auquel la souplesse du montage, la beauté partout égale des images en couleurs, donnent une unité de style remarquable. Il faut ajouter à cela la richesse de l'iconographie.

Les « hommes de l'art » est un des sujets les plus intéressants qu'aient traités Champ visuel. *C'est, hélas ! l'avant-dernier, sinon le dernier, car la série de Pierre Schneider et Robert Valley est condamnée. —* (Deuxième chaîne.)

Naïf qui croirait que la relation entre les artistes et les médecins est celle du producteur et du client attitré : médecins et artistes ont en commun «l'amour de la vie et l'horreur de la mort». Il suffisait d'y penser. La dénégation impose son évidence aux producteurs de l'émission de télévision qui la prennent pour thème, au journaliste qui rend compte de l'émission, et sans doute à plus d'un lecteur d'avance converti.

tiellement par la possession d'œuvres d'art, la fréquentation des galeries et du théâtre) au «goût moyen» de la grande majorité des industriels et surtout des gros commerçants, lecteurs de l'*Auto-Journal*, qui ne s'approprient *que celles* des ressources rares qui sont accessibles à l'argent telles les automobiles de luxe (S.C., VI) (32).

32—Pour mesurer la distance entre le public «bourgeois» et le public «intellectuel», il suffit de noter que la part des étudiants, enseignants et artistes est de 53 % au festival de musique ancienne de Saintes, de 60 % aux rencontres internationales d'art contemporain de La Rochelle, de 66 % au festival international du théâtre de Nancy —consacré à l'avant-garde de la création théâtrale—, de 83 % au festival de musique contemporaine de Royan; et que l'intensité de la pratique varie dans le même sens, passant de 3,5 spectacles par personne en moyenne à Saintes, à 5 à La Rochelle, 7 à Nancy et à Royan (cf. J. Henrard, C. Martin, J. Mathelin, *Étude de trois festivals de musique*, Paris, CETEM, 1975 et F.X. Roussel, *Le public du festival mondial de théâtre de Nancy*, Nancy, CIEDEHL, 1975).

Tandis que les fractions «intellectuelles» demandent plutôt à l'artiste une *contestation symbolique* de la réalité sociale et de la représentation orthodoxe qu'en donne l'art «bourgeois», le «bourgeois» attend de ses artistes, ses écrivains, ses critiques, comme de ses couturiers, ses joailliers ou ses décorateurs, des emblèmes de distinction qui soient en même temps des instruments de *dénégation de la réalité sociale* (33). Les objets de luxe et les œuvres d'art ne sont que l'aspect le plus visible de ce décor dont s'entoure l'existence bourgeoise ou du moins, la partie privée, domestique, dominicale de cette vie fondamentalement double et faussement unifiée dans et par une fausse division contre elle-même, désintéressement contre intérêt, art contre argent, spirituel contre temporel. Journaux politiques policés, discrètement politisés ou ostentatoirement dépolitisés, revues de décoration et livres d'art, guides bleus et récits de voyage, romans régionalistes et biographies de grands hommes, autant d'écrans jetés devant la réalité sociale. Représentation à peine déréalisée d'une des formes de l'existence bourgeoise, avec ses beaux décors, ses jolies femmes, ses aventures faciles, ses propos légers, sa philosophie rassurante (toute autre combinaison des noms et des adjectifs étant également recevable), le théâtre «bourgeois» est sans doute la forme par excellence de l'art que reconnaît le «bourgeois» parce qu'il s'y reconnaît. La bourgeoisie attend de

33—En fait, une classe ou une fraction de classe se définit moins par le jugement global qu'elle porte sur les intellectuels ou les artistes en général (bien que l'anti-intellectualisme soit une caractéristique déterminante de certaines fractions de la petite bourgeoisie et de la bourgeoisie) que par les artistes et les écrivains qu'elle choisit dans l'éventail que lui offre le champ de production. C'est ainsi que l'anti-intellectualisme de la fraction dominante de la classe dominante peut s'exprimer dans le choix d'intellectuels que leur position dans le champ intellectuel voue à l'anti-intellectualisme : plus on s'éloigne en effet des genres les plus «purs», c'est-à-dire les plus complètement purifiés de toute référence au monde social et à la politique (dans l'ordre, la musique, la poésie, la philosophie, la peinture), plus les producteurs que reconnaissent les fractions dominantes, auteurs dramatiques et critiques de théâtre ou philosophes et essayistes politiques, sont éloignés de ceux qui sont reconnus par les producteurs eux-mêmes. En outre, comme le rappelle la réaction qu'il suscite chez les petits-bourgeois en déclin, le style de vie artiste, et en particulier tout ce qui en lui conteste la relation ordinaire entre l'âge (ou le statut social) et des attributs symboliques comme le vêtement ou des comportements tels que les conduites sexuelles ou politiques, enferme une dénonciation des postulats pratiques qui sont au fondement de l'art de vivre bourgeois. Pareil à ces vieilles femmes qui, dans les mythes australiens, bouleversent la structure des relations établies entre les générations en conservant par des moyens magiques la peau douce et lisse de leurs vingt ans, les artistes et les intellectuels, à la manière de Sartre refusant un prix Nobel ou fréquentant les jeunes gauchistes à un âge où d'autres courent après les honneurs et ne pratiquent plus que les puissants, peuvent parfois mettre en question un des fondements les plus profondément enfouis de l'ordre social, l'*obsequium* dont parlait Spinoza, disposition de ceux qui «se respectent» et se sentent en droit de demander le respect.

l'art (sans parler de ce qu'elle appelle littérature ou philosophie) un renforcement de sa certitude de soi et, autant par suffisance que par insuffisance, elle ne peut jamais reconnaître vraiment les audaces de l'avant-garde, même dans les domaines les plus hautement neutralisés, comme la musique : et les quelques amateurs éclairés qui ont compris qu'il n'en coûtait rien de s'affirmer «en art, toujours à gauche», comme Mme de Cambremer, ne doivent pas faire oublier tous ceux qui, admirateurs aujourd'hui de Flaubert ou de Mahler, ont la même impatience du désordre, même symbolique, et la même horreur du «mouvement», même artistiquement sublimé, que leurs homologues du passé.

Il faudrait prendre en compte toute la logique du champ de production artistique et de la relation qu'il entretient avec le champ de la classe dominante pour comprendre que la production artistique d'avant-garde soit vouée à décevoir, inégalement et toujours à court terme, les attentes bourgeoises (34). Ce n'est pas en effet par hasard que l'analyse ne rencontre le goût de l'avant-garde artistique qu'au terme d'une série d'oppositions. De fait, tout se passe comme si, bien qu'il incarne la légitimité artistique, le goût de l'avant-garde des producteurs se définissait de manière quasi négative, comme la somme des refus de tous les goûts socialement reconnus : refus du *goût moyen* des gros commerçants et des patrons parvenus, de «l'épicier» cher à Flaubert qui est une des incarnations du «bourgeois» tel que le pensent les artistes, et surtout peut-être, aujourd'hui, de la petite bourgeoisie que sa prétention culturelle porte vers les biens de culture moyenne ou vers les plus accessibles des biens de culture légitime (tels que l'opérette et le théâtre de boulevard le plus facile), aussitôt déclassés par cette appropriation; refus du *goût bourgeois*, c'est-à-dire du goût du luxe typiquement «rive droite» qui trouve des complices dans une fraction des artistes; refus enfin du *goût pédant* (35) des professeurs qui, bien qu'il s'oppose au précédent, n'est aux yeux des artistes qu'une variante du goût bourgeois, dédaignée pour son didactisme pesant, raisonneur, passif et stérile, son esprit de sérieux et surtout, peut-être, ses prudences et ses *retards*. C'est ainsi que la logique de la double négation peut conduire les artistes à reprendre, comme par défi,

34—Sur le décalage essentiel entre la production et la consommation qui voue les producteurs les plus avancés à des marchés et des profits posthumes, voir P. Bourdieu, Le marché des biens symboliques, *L'année sociologique*, vol. 22, 1973, pp. 49-126; La production de la croyance : contribution à une économie des biens symboliques, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 13, 1977, pp. 3-43.

35—On a toujours le choix, pour désigner les styles de vie, entre une terminologie neutre (goût ascétique), mais peu évocatrice, et les «étiquettes» indigènes (goût pédant, goût bourgeois) qui risquent de faire retomber sur le terrain de la lutte symbolique où elles ont été forgées.

certaines des préférences caractéristiques du goût populaire : on les voit par exemple s'accorder avec les classes populaires et les fractions inférieures des classes moyennes, dont tout les sépare par ailleurs, pour choisir un intérieur facile à entretenir et pratique, antithèse du «confort bourgeois»; de même qu'ils peuvent réhabiliter, mais au second degré, les formes les plus décriées du goût populaire, *kitsch* ou chromo. Le style de vie artiste qui se définit par cette distance à l'égard de tous les autres styles de vie et de leurs attachements temporels, suppose une espèce particulière de patrimoine dans laquelle le temps libre joue le rôle d'un facteur indépendant, partiellement substituable au capital économique (36). Mais le temps libre et la disposition à le défendre par le renoncement à ce qu'il permettrait d'obtenir supposent et le capital (hérité) qui est nécessaire pour rendre possible (c'est-à-dire vivable) le renoncement et la disposition, hautement aristocratique, à ce renoncement.

La marque du temps

Il n'est sans doute pas de classe où l'opposition entre les jeunes et les vieux, les prétendants et les détenteurs, mais aussi l'opposition entre les anciens dans la classe et les nouveaux venus qui ne lui est pas toujours superposable (puisque, dans certains secteurs au moins, les plus anciens sont aussi les plus précoces), soient aussi déterminantes qu'au sein de la classe dominante qui ne peut assurer sa propre perpétuation que si elle est capable de surmonter les crises dont la virtualité est inscrite dans la concurrence entre les fractions pour l'imposition du principe dominant de domination et dans les luttes de succession dont chaque fraction est le lieu. Les

36—Il est fréquent que les artistes, par une inversion à peu près complète de la vision du monde ordinaire, considèrent l'argent (gagné souvent par des travaux étrangers à leur métier) comme un moyen d'acheter du temps pour travailler et pour mener la «vie d'artiste» qui est partie intégrante de leur activité spécifique (On trouvera des indications intéressantes sur les usages que les artistes font du temps in B. Rosenberg and N. Fliegel, *The Vanguard Artist*, Chicago, The Quadrangle Books, 1965, spécialement p. 312). C'est ainsi que les artistes (et les intellectuels) échangent de l'argent, celui qu'ils pourraient gagner, contre du temps, celui qu'il faut dépenser sans compter pour produire des objets souvent dépourvus de marché (à court terme) et pour «découvrir» des objets et des lieux dont ils contribuent à créer la rareté et le prix, antiquités, petits restaurants, nouveaux spectacles, etc., et s'approprient de manière quasi exclusive des biens ou des services collectifs, musées, galeries de peinture ou radio culturelle. Les variations du temps libre et du rapport au temps sont, avec la propension inégale à consommer, parmi les facteurs qui font que les dépenses de consommation expriment très inégalement les ressources des différentes classes.

différences entre les générations (et la potentialité des conflits de générations) sont d'autant plus grandes que sont plus importants les changements survenus dans la définition des postes ou les manières institutionnalisées d'y accéder, c'est-à-dire les *modes de génération* des individus chargés de les occuper (37). Par suite, les différences qui tiennent à la diversité des modes d'accès au poste à un moment donné du temps (et qui sont particulièrement visibles dans des populations très dispersées sous ce rapport, comme les cadres et les ingénieurs) se doublent de la diversité qu'introduisent les variations au cours du temps de la définition du poste et des conditions d'accès au poste et en particulier les variations du poids relatif des différents modes d'accès qui sont liées aux transformations du système scolaire et des rapports entre ce système et l'appareil productif (38). Ces variations liées à l'histoire qui, si elles sont particulièrement importantes dans le cas des fractions les plus directement liées à l'économie comme les ingénieurs et les cadres, ont affecté, de façon plus insidieuse, l'ensemble de la classe dominante, ont toutes les chances de passer inaperçues parce qu'elles ne se livrent jamais qu'en liaison avec l'âge, pouvant ainsi passer pour un effet de l'âge biologique ou même social, et non de la génération, et qu'elles se retraduisent dans des trajectoires, c'est-à-dire des histoires individuelles qui sont autant de réponses à un état déterminé des chances objectivement offertes par l'histoire collective à l'ensemble d'une génération. A la différence des professions libérales (ou, du moins, des médecins) qui, ayant su maintenir la définition traditionnelle du poste et des compétences

37—Les systèmes de classement qu'utilise la statistique officielle et qui correspondent nécessairement à un état dépassé de la lutte des classements ne peuvent que laisser échapper les différences résultant de l'apparition de professions nouvelles et du dépérissement ou de la redéfinition des professions anciennes.

38—L'opposition entre les plus âgés qui valorisent les dispositions éthiques les plus ascétiques et les plus jeunes qui se reconnaissent dans les valeurs les plus typiques du cadre moderne est particulièrement marquée chez les cadres et les ingénieurs —et secondairement chez les professeurs et les membres des professions libérales— : par exemple, dans l'ensemble de la classe, les plus de 45 ans choisissent un ami consciencieux à raison de 51,5 % contre 24,5 % aux plus jeunes qui citent dynamique à raison de 39 % contre 19,5 % chez les plus âgés; chez les cadres et les ingénieurs, 42,5 % des jeunes citent dynamique contre 8 % des plus âgés et 15 % citent consciencieux contre 54 % des plus âgés (on enregistre des variations de même forme, toujours plus marquées chez les cadres et les ingénieurs, dans le cas des adjectifs volontaire, qui varie comme dynamique, ou ayant de l'éducation, qui varie comme consciencieux). On observe une évolution de même sens (qui est sans doute corrélative d'un accroissement général du capital culturel) dans le goût en matière de culture légitime : ainsi, les cadres et les ingénieurs de moins de 45 ans citent plus souvent la Rhapsody in blue (32 % contre 17,5 %) ou les Quatre saisons (47 % contre 24 %), moins souvent l'Arlésienne (14,5 % contre 28 %), la Rhapsodie hongroise (32 % contre 58,5 %), le Beau Danube bleu (13 % contre 30,5 %).

qu'il exige, en défendant, entre autres choses, les conditions d'accès au poste les plus malthusiennes, échappent en quelque sorte à l'histoire et aux divisions entre les générations, des catégories comme celles des cadres et des ingénieurs rassemblent des individus séparés à la fois sous le rapport de la trajectoire et sous le rapport de la génération, entendue comme l'ensemble des produits d'un même mode de génération associé à un état semblable des chances objectives. En effet, du fait de la dualité des modes d'accès, sur titre et par le rang, et des divisions corrélatives qui faisaient obstacle à une défense organisée des modes d'accès et des privilèges corrélatifs, ces catégories ont été beaucoup plus directement affectées par les effets de l'extension de la scolarité qui, en accroissant le nombre de titres donnant droit au poste, a transformé la relation de fait entre le titre et le poste et la forme de la concurrence pour le poste entre détenteurs et non détenteurs de titres (39). En outre, les transformations de l'économie se sont retraduites dans une transformation des relations numériques et hiérarchiques entre les différentes fonctions d'encadrement et de direction, déterminant du même coup un bouleversement du système des chances offertes aux produits de différents types de formation, autodidactes sortis du rang, ingénieurs sortis des petites écoles, ingénieurs des grandes écoles scientifiques (Polytechnique, Mines, etc.), élèves des Instituts des sciences politiques ou de l'École des hautes études commerciales. Étant entendu que c'est encore dans les différences d'origine sociale et scolaire qui ont, de tous temps, déterminé des différences importantes entre des individus occupant à un moment donné du temps des positions formellement identiques, que réside le principe des réponses différentes que les uns et les autres ont pu donner aux changements résultant des transformations de l'économie. Par exemple, le renforcement des directions financières et commerciales par rapport aux directions techniques qui résulte du renforcement de la domination des banques sur l'industrie et de l'internationalisation accrue des groupes industriels, de leur capital, de leurs dirigeants, de leurs *brevets*, a entraîné une réévaluation des titres et des institutions conduisant à ces positions, Sciences Po ou l'ENA et HEC d'un côté, Polytechnique et les autres écoles d'ingénieurs de l'autre, et déterminé, du même coup, une *redistribution des chances* offertes aux fractions de la bourgeoisie qui alimentent ces institutions : c'est ainsi que, à la faveur du changement des structures économiques et par l'intermédiaire principalement de

39—Les professeurs occupent sous ce rapport une position intermédiaire entre les professions libérales et les ingénieurs ou les cadres. Faute de pouvoir contrôler les conditions d'accès, ils ont tâché de contrôler, au moins au niveau de l'enseignement supérieur, les conditions d'avancement (cf. P. Bourdieu, L. Boltanski et P. Maldidier, La défense du corps, *Information sur les sciences sociales*, X, 4, 1971).

l'Institut des sciences politiques, situé au bas de la hiérarchie proprement scolaire des écoles du pouvoir, la grande bourgeoisie parisienne s'est réapproprié sans doute plus complètement que jamais les positions dirigeantes dans l'économie et la haute administration de l'État (déterminant des ripostes collectives et individuelles des Polytechniciens qui sont par exemple de plus en plus nombreux à passer par Harvard, Columbia ou le M.I.T.). Plus, l'apparition d'un grand nombre de *positions nouvelles*, qui promettent des profits au moins équivalents à ceux des positions établies, termes de carrières strictement prévisibles, mais sans offrir les mêmes garanties de sécurité, tend à bouleverser le système des chances différentielles de profit : au moins dans la phase où elles présentent le plus de risques et offrent les plus grands profits, ces positions situées en des points critiques de la structure sociale attirent en priorité ceux qui doivent à leur origine sociale l'inclination aux placements risqués, les relations nécessaires pour les effectuer et les informations indispensables pour les réussir.

On peut ainsi distinguer, dans une catégorie comme celle des ingénieurs, des familles de goût correspondant à des sous-ensembles d'individus séparés tant sous le rapport du capital culturel et scolaire que sous le rapport de l'ancienneté dans la bourgeoisie : à une extrémité le goût petit-bourgeois des ingénieurs déjà âgés qui, issus des classes moyennes ou populaires, sont arrivés par le rang ou sont passés par des écoles de second rang et, à l'autre extrémité, le goût bourgeois des jeunes ingénieurs tout frais sortis des grandes écoles et appartenant à la bourgeoisie depuis au moins une génération (40).

Les mêmes divisions se retrouvent *a fortiori* dans la catégorie fourre-tout des cadres, sorte de lieu de passage où l'on rencontre à la fois d'anciens ingénieurs, dotés d'un capital culturel traditionnel (le plus souvent scientifique), qui exercent des fonctions d'autorité (déléguée), des cadres administratifs sortis du rang (dans le secteur public, par les concours intérieurs) au prix d'un grand travail de rattrapage scolaire rarement sanctionné par des titres (si l'on excepte les titres «maison»), de jeunes cadres issus des grandes écoles (Polytechnique et École nationale d'administration) et voués pour nombre d'entre eux à de hautes positions dans le privé, enfin des cadres d'un type nouveau, le plus souvent affectés aux fonctions commerciales ou de gestion, pourvus d'un capital scolaire (quand ils en ont)

40—Parmi les ingénieurs, 48,8 % sont passés par une école d'ingénieurs, 6,5 % ont obtenu un autre diplôme d'enseignement supérieur, 10,6 % détiennent un diplôme nécessitant un ou deux ans d'études après le baccalauréat, 9,2 % ont au moins un baccalauréat, 8,3 % un brevet de technicien, 5,0 % le brevet, 3,8 % le CAP, 4,7 % le CEP, 3,1 % aucun diplôme (S.C., II). Dans le même corps peuvent se côtoyer deux catégories séparées dès l'origine par un écart de carrière de 6 ou 8 ans qui ne fait que croître ensuite : d'un côté, les anciens élèves de l'X, de l'autre, ceux qui sont parvenus par les concours intérieurs et qui, perdant dans leur nouveau corps le bénéfice de leur ancienneté à l'échelon inférieur, peuvent mettre plusieurs années à rattraper un niveau de rémunération équivalent à celui qui aurait été le leur dans leur corps d'origine. Les promus n'obtiendront qu'à quelques années de la retraite le grade d'ingénieur en chef, que les polytechniciens atteignent entre 35 et 45 ans, en attendant d'aller «pantoufler» dans quelque entreprise privée.

Un jeune cadre qui «sait vivre»

Michel R., cadre dans une agence de publicité à Paris, fils du président-directeur général de la filiale française d'une entreprise multinationale de pointe, a fait ses études dans un établissement privé catholique du 17ème arrondissement, puis à Sciences Po ; sa femme, Isabelle, fille d'un industriel de province, a aussi fait Sciences Po et travaille dans un hebdomadaire. Agés de 30 ans et 28 ans respectivement, ils ont deux enfants ; ils habitent un appartement moderne de cinq pièces à Paris dans le 15ème arrondissement. Ce qu'ils aiment, c'est «un peu un confort douillet» ; ils ne sont pas des bricoleurs et n'ont rien fait eux-mêmes pour aménager l'appartement. «La décoration, c'était notre prédécesseur. Le vert de la salle à manger ne me plaisait pas beaucoup, c'était un peu sombre, on s'y est fait, et puis ça me rase un peu de m'occuper de chez moi». Sur les portes, des baguettes : «je trouve ça horrible, je voudrais les supprimer ; le placage de faux 16ème ou 18ème ou je ne sais pas quoi sur cet appartement moderne est déplorable, je le supporte, mais ça m'énerve», dit Michel qui en a supprimé un peu mais n'a pas eu «le courage de continuer».

«L'univers des grands-parents»

Leur appartement, «c'est un peu l'univers des grands-parents, des arrière-grands-parents qui étaient des grands bourgeois» : des tableaux du grand-père de Michel «qui a passé sa vie à peindre et n'a jamais travaillé» ; d'autres tableaux qui leur ont été offerts, l'un de Beaudin, un autre de Bissière, un autre encore de Folon. Mais Michel qui «adore les impressionnistes en général et surtout Bonnard, et Monet ou Manet, celui qui fait beaucoup de paysages, Pissarro», ne les aime pas.

Il n'aime pas non plus les natures mortes, ni les tableaux qui «posent des problèmes» : «Fernand Léger, des trucs comme ça c'est horrible, c'est lourd, c'est épais (...) ; voir deux ou trois Braque, c'est intéressant ; quand tu en vois 200 qui ont tous le même système, on revient toujours à la même chose et je trouve ça un peu triste, un peu cauchemardesque (...). Je recherche un peu des situations de paysage dans la peinture (...). Ma grand-mère a un Bonnard chez elle, c'est le seul tableau de très grand prix qu'elle ait ; nous, on ne l'aura jamais parce qu'il y a une nombreuse descendance, mais c'est merveilleux d'avoir ça, c'est inouï. Moi je veux des trucs qui ne soient pas du tout mode, assez intemporels».

Isabelle n'est pas complètement d'accord avec son mari : «il y a des choses que j'aime beaucoup dans le moderne, mais

c'est parce que les couleurs me plaisent (...), par exemple Vieira da Silva (hésite sur le nom), Beaudin qui est derrière toi, j'aime beaucoup». Tous deux vont un peu dans les galeries, deux ou trois fois par an voir des expositions : ils ont vu l'exposition Braque, ils iront sûrement voir les impressionnistes chez Durand-Ruel.

«On voyait des tas de trucs moyens»

La table et les chaises de la salle à manger en acajou, style anglais 18ème siècle, ont été achetées à Londres, aussitôt après leur mariage : «je ne sais pas si on le referait aujourd'hui (...), on a acheté cela, je ne sais pas pourquoi, c'est sûrement du point de vue bourgeois un bon placement». Après avoir vu beaucoup d'antiquaires, ils ont «finalement pris quelque chose de très cher; cela aurait coûté le double à Paris, on voyait des tas de trucs moyens, on se disait, 'cela ne nous plaira pas'». Faire venir le mobilier à Paris «n'a pas posé de problèmes, c'est exempt de droits de douane; il y a simplement la TVA à payer». Dans le salon, du mobilier ancien et moderne, une bibliothèque achetée chez Roche-Bobois, un canapé acheté dans une boutique du Village suisse...

Michel n'a pour auto qu'«une vieille 404» alors que ses patrons «ont des Jaguar, que le directeur de service a une Alfa-Roméo, une Lancia»; «de temps en temps, on me dit, 'alors tu ne changes pas de voiture ?', cela les soulagerait que je change de voiture, on a peur que je voie des clients avec ma voiture».

«C'est ce qui est bien pour les gens qui sont dans la publicité»

Si le week-end, il revêt chez lui «un pantalon cochonné qui n'est pas beau», dans la vie professionnelle, il s'habille avec beaucoup de soin et d'élégance; il achète ses complets chez Barnes, le tailleur des publicitaires qui est à Paris, avenue Victor Hugo. «C'est ce qui est bien pour les gens qui réussissent dans la publicité, des tissus anglais, des Prince de Galles avec un peu de luxe (...), ce n'est pas une tenue que les hauts fonctionnaires admettent de porter, les banquiers ne peuvent pas l'utiliser non plus (...); dans la banque, il faut une chemise unie, la banque n'est pas ostentatoire alors que dans la publicité, tout le monde dépense tout ce qu'on a (...). Dans notre métier, on type facilement les gens, il y a des classes, des castes sociales et il s'agit de bien attribuer un produit à une caste. Quand quelqu'un de nouveau vient à l'agence, tout de suite on a le coup d'œil (...). Celui qui a le costume de velours, avec de grands revers, c'est celui qui compense, qui n'est pas très sûr

de lui, qui veut en montrer aux autres». Pendant un moment, il y a eu à l'agence «un directeur financier de milieu très modeste, quand il est arrivé, il était tellement mal habillé que cela desservait la prospection (...), il était habillé comme un petit employé laborieux». «Avoir un costume à petit revers, étroit en bas, un peu court, de couleur voyante avec une chemise qui ne va pas avec et une cravate étroite par exemple, selon les canons qu'on a, c'est moche».

«Ce n'est pas le même snobisme que certaines secrétaires»

«A l'inverse, être trop à la mode, c'est moche aussi», ajoute Isabelle qui habille ses enfants «de façon assez classique», en prêtant beaucoup d'attention au choix des couleurs : «j'aime bien de temps en temps la jolie robe à smokes, j'aime bien le manteau anglais, en fait, c'est snob, mais ce n'est pas le même snobisme que certaines secrétaires de *L'Express* qui habillent leurs enfants dans les petites boutiques qui viennent de se créer, Minimachin, Minipêche, Minitout, qui valent des sommes folles et qui sont une copie du parent petit». Ces secrétaires sont «toutes bien habillées, selon mes canons, elles ne font pas une faute de couleur (...) ; il y a des filles qui sont arrivées, qui étaient habillées avec un goût exécrable, c'était vulgaire, *cheap*, bon marché, mais moche (...) et depuis quatre ans, finalement elles se fondent». Isabelle a une amie qui est toujours habillée «grand style, enfin, c'est toujours ravissant, je dirais, c'est chic, cela a de la classe (...), il y a une recherche dans la forme de tout». Le père de Michel est aussi «très bien habillé, il n'a jamais un excès, jamais une couleur qui ne va pas, raffiné sans ostentation aucune, il a son tailleur à Londres». La mère de Michel ne fait «pas d'excès non plus, elle aura toujours le joli manteau de fourrure bien coupé», elle s'habille aussi souvent à Londres.

«Petits employés de province qui foutent des petits moulins, des petits nains»

«Les petits-bourgeois n'ont aucun goût, c'est une expression qu'on utilise souvent, mais en étant bien conscient qu'on est raciste». (Michel et Isabelle marquent ainsi constamment qu'ils «prennent leur distances» avec les pratiques de la vieille génération de la grande bourgeoisie –surtout sans doute devant une sociologue, s'agirait-il de la sœur d'un ami). Les parents d'Isabelle, industriels en province, sont plus sévères ou moins tolérants : «à propos du phénomène petite bourgeoisie, petits employés de province qui foutent des moulins, des petits nains, des choses horribles dans les jardins, Maman disait 'c'est scandaleux, on devrait interdire aux gens de fabri-

quer cela', c'était tout à fait autoritaire, fasciste quoi, et là on a défendu l'idée que chacun avait le droit d'avoir ses goûts».

«Un repas très léger, un légume cuit, un fromage»

En matière de cuisine, comme en matière de vêtement ou d'ameublement, c'est le même refus de la prétention, de l'«excès», le même sens de la «distinction». Sans être «un oenologue qui distingue les années», Michel est «assez expert en vin»; son beau-père qui a un chai, des caves, les a peu à peu initiés; lorsqu'ils vont chez lui, ils boivent «des Margot 1926, des trucs fabuleux qu'on ne boit plus au restaurant (...). Dans mon milieu par exemple, c'est moi qui choisis le vin au restaurant, je n'ai pas l'air piteux, un Cahors, je sais que cela n'aura pas le même goût qu'un Saint-Estèphe, un Saint-Émilion (...); personne ne sait choisir le vin généralement, si jamais tu sais un petit peu, tu as l'air d'un homme qui sait vivre». Chez eux, ils ont quelques magnums de veuve Clicquot 1962 qu'ils ont achetés : «des choses de qualité, on en boit deux ou trois fois par mois et puis il y a les cadeaux de fin d'année (...). Si c'est du whisky, on boit du Chiva's, on est assez difficile quand même». Ils achètent du vin «en Bordelais à quinze ou dix-huit francs la bouteille qui vaut quarante francs, un très bon vin». Le soir lorsqu'ils sont seuls, ils font «un repas très léger, un légume cuit, du fromage». Ils aiment servir à leurs amis «des escalopes à la crème, du sauté de veau, du carry, du saumon qu'on achète quelquefois». Michel apprécie beaucoup «le foie de canard frais aux raisins, cuit sous la cendre, le confit d'oie». Il a été dans trente des cent premiers restaurants de Paris cités par le Gault et Millau, beaucoup de déjeuners d'affaires («sur les trente, dix seulement à mes frais»). Il aime aussi les plats à la mode ancienne, «la cuisine de bonne femme en fait» mais très peu les petits restaurants et «les plats étrangers, la cuisine italienne, la cuisine chinoise».

«C'est sain»

Michel et Isabelle sont inscrits dans un club de golf : «c'est formidable, pas les gens qui y sont; les gens c'est des vieux gâteux, en France, c'est très typé socialement, mais au Japon tu as 30 % de la population qui est inscrite dans un club». Cela a coûté un million au moment de l'inscription, ils n'y vont plus à cause des enfants, mais n'ont pas interrompu leur abonnement. Michel ne joue plus au tennis : «c'est dur nerveusement (...), il faut courir, il faut monter au filet, cela me fait un gros problème, j'ai mal dans le dos (...), le golf, c'est moins violent musculairement». «Victimes de

la mode, cet hiver on en parle beaucoup», ils vont faire du ski de fond. Ils ont aussi acheté des vélos de course d'occasion et ont fait l'été dernier de grandes promenades, «c'est sain».

Lorsqu'il était étudiant, Michel allait au TNP, au théâtre d'Aubervilliers, voir Gombrowicz, Brecht, mais n'y va plus; ils ont été récemment à la Cartoucherie de Vincennes, à l'Opéra, ils vont assez souvent au cinéma. Ils ont une chaîne haute fidélité, un magnétophone, écoutent la Tribune des Critiques de disques à France-musique. Michel écoute volontiers Mozart, les noces de Figaro, les Quators de Schubert, Bach, les Quators de Beethoven. «Ce qui est purement moderne, du Webern, je n'ai pas réussi à m'initier». Michel qui lit peu de littérature, de romans, va lire Tony Duvert (il aime les livres «un peu stimulants»; il a lu *Les gommes* mais «n'a pas accroché»). Il lit surtout «tout ce qui est sciences humaines», des ouvrages de psychologie, d'économie.

acquis dans les écoles commerciales (Business-schools) ou les instituts de sciences politiques et inclinés à un style de vie qui diffère de celui de la «vieille bourgeoisie», dont ils sont souvent issus (41).

Tout semble indiquer qu'aux différents modes d'accès que déterminent le capital scolaire et le capital social possédé (par le rang ou par le titre) correspondent des carrières très différentes, beaucoup plus rapides pour les détenteurs de capital scolaire et de capital social, surtout dans la deuxième moitié de la carrière (les observateurs s'accordent pour dire que les autodidactes ont leurs meilleures chances dans la période qui va de l'entrée jusqu'au milieu de la carrière, situé aux alentours de 35 à 40 ans). Mais les cycles de vie

41 – Comme l'atteste ce que l'on appelle le «pantouflage», c'est-à-dire l'exode vers le secteur privé de l'«élite» du secteur public, les positions administratives que l'on classe communément dans la catégorie des cadres supérieurs – à l'exception peut-être des grandes directions de l'administration centrale – ne représentent, pour les détenteurs des titres les plus prestigieux, qu'une position provisoire d'autant plus dédaignée qu'ils sont d'origine sociale plus élevée (ainsi les élèves de l'École nationale d'administration issus de la classe dominante et notamment les fils de hauts fonctionnaires sont plus enclins que les élèves issus des classes populaires et moyennes à estimer qu'il est normal de passer dans le secteur privé dès la sortie de l'ENA, ou à terme); elles constituent, au contraire, le «couronnement d'une carrière méritante» pour ceux qui sont «sortis du rang» : de fait, parmi les individus que l'INSEE range dans les «cadres supérieurs», 6,2 % ne déclarent aucun diplôme, 16,7 % déclarent seulement le CEP, 10,9 % le CAP ou un diplôme équivalent et 11,8 % le brevet (S.C., II).

Portraits de cadres

Une analyse sommaire des offres d'emploi publiées dans *Le Monde* au cours d'une semaine suffit à repérer le système des traits caractéristiques de la nouvelle espèce de cadres, plutôt tournés vers la commercialisation, qu'appelle le nouvel état de la structure des entreprises.

«Product manager», ingénieur commercial, adjoint au directeur commercial, adjoint au directeur financier, «general sales manager», «sales engineer», il doit être avant tout un «négociateur», doté de relations (3/7/1973) et :

* *apte aux «contacts au plus haut niveau»* : sachant agir avec «diplomatie» (4/7) ; sens aigu des «contacts à tous niveaux» (4/7) ; «contacts à tous niveaux» (7/7) ; «habitué aux contacts avec l'administration au plus haut niveau, très bon négociateur» (7/7) ; «aptitude aux contacts à haut niveau» (5/7) ; «contacts et négociation à niveau élevé» (5/7) ; «négociation à niveau élevé» (5/7) ; «négociation avec les banques» (3/7) ; «prendre en charge les liaisons avec les administrations, représenter la société au sein des organisations professionnelles» (3/7) ; «goût des contacts et de l'animation» ; «goût pour les problèmes et les contacts humains, facilité d'élocution» (4/7) ;

* *et aux négociations internes*, c'est-à-dire pour un chef de service d'administration des ventes : «action permanente de conciliation et d'arbitrage entre la vente et la direction» (3/7) ; pour un responsable des achats, «cette fonction exige le parfait contrôle des liaisons entre un service marketing et une unité de production ; pour un ingénieur commercial, «les négociations qu'il aura à mener nécessitent une attitude de compréhension et un esprit de création que sa compétence autorise» (3/7) ; enfin, «coordinateur entre les clients, les vendeurs, l'administration, les techniciens après-vente et la fabrication» ;

* *ayant étudié dans l'une des nouvelles écoles*, HEC, INSEAD, École supérieure de commerce (ESC) ou Institut supérieur des affaires (ISA), le plus souvent nommées ensemble –avec éventuellement «un passage dans une université américaine» (6/7) ;

* *doté des aptitudes et des attitudes impliquées par l'appartenance à des entreprises multinationales ou vouées au commerce international* («anglais absolument indispensable» ; lexique anglais : *marketing, merchandising,* etc., et anglicismes : «opportunité», etc.) ;

* *ayant le «goût du travail en équipe»* (7/7) *et le sens de l'«animation»* (substitut de *l'autorité*) ; «dynamique, de caractère souple (...) devra pouvoir s'intégrer au sein d'une équipe» (6/7) ; «diriger et *motiver* un staff de 20 personnes» (3/7) ;

* *créateur et dynamique* (comme l'entreprise elle-même que «l'expansion oblige à se consacrer de plus en plus à l'exportation») (4/7) ; «diriger, animer, former une équipe», «dynamique et créatif» (4/7) ; «dynamisme, esprit d'entreprise, de synthèse et d'équipe» (3/7) ;

* *jeune* (jeune cadre) ;

* *mobile*, il doit souvent prévoir des déplacements et en particulier des séjours aux USA.

La même physionomie se dégage de la description de l'évolution des «emplois peu courus, donc chers», que l'on peut lire dans tel numéro de l'*Expansion* (juin 1973, nº 64, p. 139) sous le titre «Les nouveaux oiseaux rares» : *«Le responsable du développement* se recrute toujours à 70 000-80 000 F par an ; *le contrôleur de gestion,* entre 60 000 et 90 000. Forte demande d'*audits internes*, que l'on va toujours chercher de préférence chez Peat Marwick, Arthur Andersen ou Price Waterhouse. Un 'junior' se paie de 70 000 à 80 000 F ; un 'senior' de 110 000 à 120 000. *L'analyste de valeur* continue d'être payé au moins 60 000 F par an. *Le responsable de la formation* a fait un bond : 45 000 à 70 000 F l'année dernière, 50 000 à 80 000 cette année. Dans les grandes banques, on en trouve même à 110 000-130 000. Même surenchère en ce qui concerne les *directeurs d'hypermarchés.* Cette année, cinq challengers se sont détachés : le *responsable de l'entretien*, le *directeur d'hôtel*, le *responsable du merchandising* (dans le cadre du plan de marketing, il tente d'améliorer l'implantation de la marque dans les nouveaux circuits de distribution). Le *merchandiser* de base parcourt les rayons des hypermarchés afin de réserver à la marque qu'il défend le maximum du 'linéaire', le *responsable des méthodes administratives* (il analyse les circuits et les standards administratifs ; son salaire d'embauche dépend, pour une bonne part, comme les audits, des cabinets d'où il sort), le *contrôleur d'usine* (l'origine anglo-saxonne de la fonction fait rechercher des candidats passés dans un cabinet de *'charter accounting'*). Et demain ? Deux nouveaux oiseaux rares apparaissent à l'horizon, l'*'audit-marketing'* et l'*'audit-relations publiques"*.

Le portrait du cadre moderne tel qu'il se dessinait en 1973 semble s'être transformé depuis, sans doute parce que la

crise offre des conditions plus favorables à l'ancien mode de commandement (on voit ainsi réapparaître le «meneur d'hommes» —celui qui, selon le mot d'un informateur, «sait dire non sans expliquer»— et s'accroître la demande de spécialistes de la production et de directeurs commerciaux formés sur le terrain) et aussi parce que les écoles d'ingénieurs ont réagi à la montée des écoles de gestion (avec par exemple la création de l'Institut des sciences de l'action à l'X en 1977). D'après le sondage du *Nouvel économiste* (8-11-1976) auprès des directeurs du personnel de 5 000 sociétés, les entreprises demandent toujours l'«ouverture d'esprit», le «dynamisme», la «faculté d'adaptation et de contact», l'«esprit de synthèse» et le «tempérament motivé», mais insistent sur la «fidélité» (à Saint Gobain) et l'«esprit d'équipe» (à la BSN et à l'Oréal). Enfin, 49 % disent attacher de l'importance aux options politiques et syndicales contre 33 % qui disent ne pas en accorder (et 18 % de non-réponses).

professionnels dépendent aussi des entreprises, les détenteurs de titres ayant partie liée avec les plus grandes entreprises, seules en mesure d'assurer des carrières de type bureaucratique. Et de fait, comme on le verra plus loin, c'est parmi les cadres des grandes entreprises privées que s'observent au plus haut degré tous les traits du nouveau style de vie bourgeois.

Bien que les cadres et les ingénieurs détiennent le monopole des instruments d'appropriation symbolique du capital culturel objectivé sous forme d'instruments, de machines, etc., qui sont indispensables à l'exercice du pouvoir du capital économique sur ce capital et qu'ils doivent à ce monopole un pouvoir réel de commandement et des privilèges relatifs au sein de l'entreprise, les profits que produit leur capital culturel sont au moins partiellement appropriés par les détenteurs du *pouvoir sur ce capital*, c'est-à-dire par ceux qui possèdent le capital économique nécessaire pour assurer la concentration et la mise en œuvre du capital culturel. Il s'ensuit qu'ils occupent dans la classe dominante une position de porte-à-faux, qui les conduit à une adhésion très ambivalente à l'entreprise et à l'«ordre social» : dans la revendication ou la révolte, ils obéissent autant au souci de maintenir la distance légitime, celle qu'ont établie les verdicts scolaires, avec les travailleurs ordinaires, ou à l'indignation méritocratique d'être traité comme eux, qu'au sentiment d'une véritable solidarité de condition; et inversement, leur recherche anxieuse de l'intégration à la classe, soit pour eux-mêmes, soit pour leurs enfants, fait toujours une part, variable selon l'état conjoncturel de leurs intérêts, à un ressentiment ambivalent contre les enjeux qu'ils ne peuvent ni s'approprier complètement ni davantage ignorer et refuser complètement. Toutes ces dispositions caractéristiques de la catégorie dans son ensemble se trouvent sans doute portées à leur plus haute intensité chez ceux qui, faute de détenir du capital scolaire ou le capital scolaire le plus précieux au moment considéré (e.g. titre de grande école plutôt que de petite école ou culture économico-juridique plutôt que culture littéraire ou scientifique traditionnelle) ou le capital social nécessaire pour le faire fructifier sur les marchés offrant les taux de profit les plus élevés, sont relégués dans des positions de *techniciens*, c'est-à-dire d'exécutants dépourvus à proprement parler de pouvoir économique, politique ou culturel : important dans les positions inférieures de la classe dominante les dispositions petites-bourgeoises qui leur ont valu d'accéder à ces positions, ils s'opposent sous presque tous les rapports aux jeunes cadres sortis des grandes écoles et aussi, bien souvent, des grandes familles, qui occupent une part importante des positions nouvelles offertes par le secteur privé (42). La dispersion de la fraction, simple catégorie de la statistique bureaucratique, mais aussi mouvement de défense corporatif qui s'affirme dans la *représentation* qu'il donne et se donne, exprime l'ambiguïté objective de la position des «cadres», voués à osciller

entre la collaboration et la distance, donc à faire l'enjeu de *stratégies d'annexion* qui leur permettent de marchander leur solidarité ; elle tient aussi au fait que le mot de «cadre» est un de ces *titres* qui, en tant que rétribution associée à l'occupation d'une position, sont un des instruments privilégiés des jeux du nominal et du réel.

Quoique l'opposition entre les positions nouvelles, avec le style de vie correspondant, et les positions établies ne coïncide pas exactement avec l'opposition entre le secteur privé et le secteur public, c'est surtout chez les cadres du secteur privé que se rencontre le style de vie caractéristique de la «nouvelle bourgeoisie» (43). Et de fait, bien que l'enquête n'appréhende qu'assez mal les traits distinctifs de la nouvelle bourgeoisie (44), elle enregistre un ensemble d'oppositions légères mais systématiques entre les cadres du secteur public, plus souvent issus des classes populaires et moyennes et plus proches des ingénieurs, et les cadres du secteur privé, plus jeunes, d'origine sociale plus élevée dans l'ensemble, souvent passés par HEC et Sciences po, et proches des professions libérales. Les cadres du secteur privé fréquentent un peu plus les antiquaires, choisissent Dali et Kandinsky par opposition à Vlaminck, Renoir et Van Gogh qui ont la préférence des cadres du secteur public, l'Art de la fugue et le Concerto pour la main gauche plutôt que l'Arlésienne, la Traviata, le Crépuscule des dieux, la Petite musique de nuit et Schéhérazade, ou encore Aznavour, Françoise Hardy et Brassens plutôt que Bécaud, Piaf et Jacques Brel, les essais philosophiques et la poésie plutôt que les récits de voyage, les récits historiques et les oeuvres classiques ; ils décrivent l'ami idéal comme artiste et racé au lieu de consciencieux , bon vivant et pondéré, l'intérieur rêvé comme composé, plein de fantaisie et chaud au lieu de sobre, harmonieux et discret. Bref, peu différents sous le rapport de la stricte compé-

---

42—Et il en va de même dans l'autre secteur du champ, de nombre des patrons, moyens ou grands, «arrivés à la force du poignet», dont l'habitus, comme la barque continuant sur son erre dont parlait Hume, tend à prolonger les vertus d'ascétisme et d'épargne, les goûts et les intérêts des débuts : c'est dire que les patrons se distinguent non seulement selon la taille et le statut des entreprises qu'ils dirigent et, inséparablement, selon les titres de propriété ou de grande école qu'ils possèdent, mais aussi, bien qu'à un moindre degré, selon la trajectoire qui les a conduits à leur position. (Ces analyses ont été vérifiées et précisées depuis par l'analyse des propriétés des patrons des deux cents plus grandes entreprises françaises —Cf. P. Bourdieu et M. de Saint Martin, «Le patronat», *Actes de la recherche*, 20-21, mars-avril 1978, pp. 3-82).

43—L'enquête SOFRES, qui les distingue, montre que 22 % des cadres du secteur privé ont moins de 35 ans et 49 % moins de 49 ans contre 14 % et 40 % respectivement des cadres administratifs du secteur public (S.C., V). Les cadres supérieurs de la fonction publique (catégorie A) disposent d'un revenu fiscal moyen par ménage de 47 323 F contre 62 803 F pour les autres cadres supérieurs (S.C., I).

44—En partie parce qu'elle s'inspirait de l'intention de saisir des dispositions profondes, relativement indépendantes du temps, l'enquête réalisée en 1963 n'était pas le meilleur instrument pour saisir les variations des pratiques et des systèmes de préférences liés aux conditions historiques : c'est pourquoi on a dû recourir à l'analyse secondaire d'une enquête de marché sur «la consommation des cadres» (S.C., V) qui, orientée par le souci d'anticiper la demande de biens de luxe, était bien faite pour les consommations les plus distinctives des nouveaux styles de vie.

Le «tourisme d'affaires»

Les «séminaires-récompense» et les «séminaires de prestige», comme dit le langage indigène, font partie de cet ensemble de profits cachés que les entreprises modernes offrent à leurs cadres. Les «séminaires résidentiels» (c'est-à-dire ceux qui durent plus d'une journée et se déroulent hors de l'entreprise et dont le nombre était évalué à 25 000 pour l'année 1973) occupent une industrie des plus florissantes qui associe les hôtels spécialisés dans le «tourisme d'affaires» (Novotel, Frantel, Sofitel, P.L.M., Méridien, Mercure, Motellerie), les chaînes (comme Seminotel) qui assurent la promotion d'un ensemble d'hôtels spécialisés dans les séminaires et les congrès moyennant 4 % du chiffre d'affaires, les firmes de conseil (Cegos ou Sema) et leurs psychosociologues qui offrent à la carte (cf. le «catalogue» de la Cegos et ses 294 «styles», tarifés de 200 à 600 francs la journée) des «séminaires de créativité» et des «animateurs» chargés de les organiser. Séminarc est l'invention d'un ancien de l'Insead qui, pour rentabiliser la station des Arcs pendant les six mois morts de l'automne et du printemps, en a fait un centre de séminaires. Comme dit l'hebdomadaire économique à qui ces informations sont empruntées (*L'Expansion*, décembre 1973), «l'automne et le printemps sont propices au recueillement des cadres supérieurs». La basse saison d'hiver est réservée aux «séminaires recyclage-récompense pour les réseaux de vente qui ont bien travaillé», tandis que la haute saison accueille les séminaires de prestige du top-management, et les clients importants. On peut en croire Gilbert Trigano, qui s'y connaît : «Au Club, dans vingt ans, il y aura sans doute 50 % de faux congrès et 50 % de vraies vacances». Ceux qui s'interrogent sur les causes de l'inflation devraient prendre en compte, entre autres facteurs oubliés, le fait que les hommes d'affaires, avec leur «tourisme d'affaires», leurs «cadeaux d'entreprise», leurs voitures de fonction, sont une source de bonnes affaires pour les hommes d'affaires.

Organiser votre séminaire, c'est notre vocation.
Club Méditerranée.

«Confession d'un séminariste»

«Le sourire angélique des hôtesses du Club, les formalités vite expédiées, notre avion à l'heure (vous ai-je dit que nous partions en Tunisie ?), je le reconnais, le voyage fut très agréable, ainsi que l'accueil au village. Et Djerba la Douce est un vrai petit paradis. Bientôt sont arrivés les groupes venus de Lyon et de Bruxelles, par avion spécial comme nous. Changement de tenue (soleil oblige), puis présentation du programme et du Club. Et direction la table d'abondance du Club qui mérite bien son nom, foi de gastronome. Ensuite, eh bien oui, je me suis retrouvé en bermuda : le moyen de faire autrement sur des skis nautiques ?

Et le travail ? Il a commencé le lendemain et s'est poursuivi les jours suivants, toujours le matin. Dans d'excellentes conditions : une salle agréable et bien équipée, avec appareils de projection, micros d'intervention, etc. Encore un bon point pour le Club.

Cela facilita les exposés et les débats qui furent animés, et du meilleur esprit. Le reste du temps : des excursions, des concerts, du sport ... jamais obligatoire, du farniente et des spectacles, des soirées, sans oublier le night-club. Jusqu'au dîner de gala le dernier jour.

Voilà. Bien, ce séminaire ! Et fructueux : on travaille dans des bonnes conditions et efficacement quand on peut se détendre vraiment. Je ne veux pas avoir l'air de prêcher pour mon saint, mais avez-vous mieux que le Club à proposer ?»

L'Expansion, n° 63, mai 1973.

«Des séminaires 3 étoiles»

«5 Hôtels :
Hôtel des Trois Arcs (très bon confort)
Hôtel de la Cascade (luxueux)
Hôtel Pierre Blanche
(très bon confort)
Hôtel de la Cachette (grand standing)
Hôtel du Golf (grand standing)

Toutes les chambres comportent : salles de bains et w.c. indépendants, téléphone, automatique dans la station, radio, etc. 12 restaurants à Arc Pierre Blanche et en altitude, 2 restaurants à Arc Chantel.»

«Des séminaires où l'on respire»

«La nature a tout commandé aux Arcs : la station domine la vallée de l'Isère qui n'est encore à cet endroit qu'un vif torrent de montagne. L'orientation privilégiée de cette vallée permet de profiter au maximum du soleil.

Aussi bien de nos chambres d'hôtels que de nos salles de travail, vous embrasserez d'un coup d'oeil le panorama sur le massif du Mont Blanc.»

Documentation Séminarc

tarifs 1975-1976

(1er décembre 1975 – 30 novembre 1976)
600 chambres d'hôtels «3 étoiles». Prix par jour et par participant.

nombre de participants	saison	haute saison (vacances scolaires—24-1-76—20-3-76) 2 J. 1 nuit 3 J. 2 nuits	4 J. 3 nuits	5 J. 4 nuits 6 J. 5 nuits 7 J. 6 nuits
de 10 à 25	170	250	235	205
de 26 à 50	165	245	230	200
de 51 à 75	160	240	225	195
de 76 à 100	155	235	220	190
de 101 à 200	145	230	195	185
de 201 à 300	135	225	190	180

«J'ai rencontré des séminaristes heureux»

«S'il est un lieu privilégié pour réussir Congrès ou Séminaires, c'est bien au Mont d'Arbois à Megève (Haute-Savoie) au coeur du massif du Mont Blanc.

J'ai rencontré des séminaristes et des congressistes bronzés, détendus, enfin bref, heureux d'être là. Pour travailler bien sûr, mais dans un cadre propice au dépaysement et à la détente.

Côté travail, l'hôtel du Mont d'Arbois répond aux exigences particulières de chaque entreprise. L'équipement est très complet : salles de conférences et salles de commissions accueillant de 20 à 200 personnes, appareils audio-visuels, cabines de traduction simultanée... chaque prestation est ainsi organisée «à vos mesures».

On peut y accéder par avion avec Air Alpes (Paris est à 90 minutes du Mont d'Arbois), par le train, une nuit nous sépare de la capitale, et par la route, vous avez libre choix de votre itinéraire.

Côté distractions, c'est le paradis. Selon la saison, vous skierez au coeur du fantastique massif du Mt-Blanc ou ferez un des plus beaux parcours de golf de France. L'hôtel met également à votre disposition les tennis et la piscine couverte avec sauna et salle de gymnastique.

Pour ceux qui n'aiment pas le sport, de très agréables promenades s'offrent dans un paysage exceptionnel et dans le charmant village de Megève aux multiples possibilités. A l'hôtel même, de joyeuses soirées peuvent être animées à la demande avec décoration, orchestre et même vedettes. Pour ce qui est de la table, cet hôtel de grande classe vous offre une cuisine irréprochable avec un service particulièrement attentionné. Quant aux prix, rassurez-vous, ils sont très compétitifs surtout en septembre et décembre. Le meilleur moyen de vous en convaincre, c'est de consulter l'hôtel du Mont d'Arbois et de comparer (tél. 50 / 21 25 03 demander M. Thommen ou M. Ziegler).

Un dernier détail, il est prouvé que l'altitude stimule les facultés intellectuelles. Le Mont d'Arbois étant à 1 300 m ... vos séminaires seront plus efficaces.»

(Publicité)
Entreprise, 977, 31-5-74

tence culturelle (connaissance des compositeurs), les cadres du secteur privé et les cadres du secteur public s'opposent nettement dans tous les domaines qui ressortissent à l'ordre de l'ethos.

Ces différences seraient beaucoup plus marquées si chacune des deux catégories n'enfermait pas une fraction d'individus présentant les propriétés dominantes dans la catégorie opposée : anciens élèves de grandes écoles d'origine bourgeoise qui, de passage dans les fonctions supérieures du secteur public, sont très proches des ingénieurs polytechniciens ou des professions libérales, cadres du secteur privé issus des classes moyennes ou populaires et dépourvus de titres qui sont très proches des cadres du secteur public et des ingénieurs ordinaires.

Mais c'est par opposition à la vieille bourgeoisie d'affaires que se caractérise principalement la nouvelle bourgeoisie. Parvenus plus jeunes à des positions de pouvoir, plus souvent pourvus de titres universitaires, appartenant plus souvent à des entreprises plus importantes et plus modernes, les cadres du secteur privé se distinguent des patrons de l'industrie et du commerce, bourgeoisie de tradition, avec ses vacances dans des villes d'eau, ses réceptions et ses obligations mondaines, par un style de vie plus «moderniste» et plus «jeune», plus conforme en tout cas à la nouvelle définition dominante du dirigeant (bien que la même opposition se retrouve parmi les patrons) : ainsi, ils sont les plus nombreux à lire le journal financier *Les Échos* (indice de pénétration 126 contre 91 aux patrons de l'industrie) et des hebdomadaires consacrés à l'économie et aux finances (soit un indice de pénétration de 224 contre 190 aux patrons de l'industrie); ils semblent moins enclins à investir leur capital dans des biens immobiliers; ils s'adonnent plus souvent aux sports à la fois chics, actifs et souvent «cybernétiques» comme la voile, le ski, le ski nautique, le tennis et, secondairement, l'équitation et le golf, et à la pratique de jeux de société à la fois «intellectuels» et chics, bridge et surtout échecs. Et surtout, ils s'identifient plus complètement au rôle du cadre moderne tourné vers l'étranger (ils comptent avec les cadres du secteur public et les ingénieurs le plus fort taux de voyages à l'étranger) et ouvert aux idées modernes (comme en témoigne leur très forte participation à des colloques ou séminaires professionnels). On peut voir un dernier indice, en apparence mineur, mais très significatif, de cette opposition dans le fait que les cadres du secteur privé sont nettement plus nombreux (proportionnellement) à posséder chez eux du whisky tandis que les patrons de l'industrie et du commerce restent les plus attachés au champagne, boisson de tradition par excellence (45). Cette combinaison de propriétés à la

45—81 % des cadres du secteur privé, 80 % des ingénieurs, 74 % des membres des professions libérales, 69 % des cadres du secteur public, 62 % des patrons de l'industrie, 60 % des patrons du commerce et 58 % des professeurs disent avoir en permanence du whisky chez eux tandis que 80 % des patrons de l'industrie, 75 % des patrons du commerce et des membres des professions libérales, 73 % des cadres du secteur privé, 72 % des cadres du secteur public et des ingénieurs et 49 % des professeurs disent détenir du champagne.

fois luxueuses et intellectuelles qui semblent incompatibles parce qu'elles s'associent ordinairement à des positions diamétralement opposées dans la classe dominante, oppose la nouvelle bourgeoisie d'affaires aussi bien aux professeurs qu'aux patrons traditionnels dont les voitures cossues, les vacances à l'hôtel, les yachts, le golf, évoquent des dispositions éthiques désormais tenues pour un peu «vieux jeu». Mais elle s'oppose aussi aux professions libérales, et à la combinaison un peu différente du luxe et de la culture qui les caractérise, par une forte insertion à la vie économique qu'atteste la lecture de quotidiens (*Les Échos*) et d'hebdomadaires économiques (*L'Expansion, Entreprise*), par une activité professionnelle qui implique un style de vie moderniste et cosmopolite, avec ses voyages d'affaires lointains (en avion) et fréquents, ses repas et cocktails professionnels, ses colloques et séminaires.

Sachant le poids déterminant qui revient à la lecture des journaux et hebdomadaires économiques dans la caractérisation de la nouvelle bourgeoisie, il est important de rappeler que, selon une enquête menée par l'IFOP en 1973, 20 % des lecteurs d'*Entreprise* appartiennent à des entreprises comptant plus de 1 000 salariés; que 20 % travaillent dans l'industrie chimique, aéronautique, automobile, mécanique ou électronique, alors que les entreprises correspondantes ne représentent que 2,6 % des entreprises françaises et que 6 % seulement appartiennent à des entreprises du bâtiment et des travaux publics qui représentent 13,5 % de l'ensemble des entreprises; que les établissements financiers, les sociétés de services et de distribution comptent une proportion relativement importante d'abonnés, à l'inverse des entreprises commerciales, des hôtels, cafés et restaurants (qui constituent une proportion très importante des entreprises); que, à l'intérieur des sociétés, 4,6 % des lecteurs sont chefs d'entreprise ou membres de la direction générale; que 15 % des destinataires occupent une fonction commerciale, 12 % une fonction administrative et 10 % seulement une fonction de production (*Entreprise, caractéristiques professionnelles des lecteurs, Résultats de l'enquête IFOP*, Paris, Régie presse, 1973, 20 p.). On sait par ailleurs (S.C., VI) que les lecteurs d'*Entreprise*, de *L'Expansion* (qui présenteraient des caractéristiques semblables mais sans doute plus accentuées encore) et des *Échos*, se distinguent particulièrement du public des autres organes de presse en ce qu'ils aiment à parler d'économie et d'affaires, qu'ils font des voyages d'affaires fréquents en France et à l'étranger, qu'ils possèdent une carte de crédit, qu'ils lisent des revues en langue étrangère, qu'ils ont un mobilier contemporain – indicateur très équivoque bien que l'on ait pu observer par ailleurs une liaison systématique entre la nouvelle bourgeoisie, les quartiers neufs, les immeubles modernes et le mobilier moderne. On peut préciser l'image de cette nouvelle bourgeoisie en considérant les caractéristiques de la population des anciens élèves de l'INSEAD (Institut européen d'administration des affaires) qui, issus pour une bonne part du patronat traditionnel, ont acquis dans cette institution scolaire originale (l'enseignement y est donné en grande partie en anglais par un corps professoral international souvent de formation américaine) les capacités nécessaires pour opérer une reconversion réussie vers les postes de cadres (surtout commerciaux et administratifs) d'entreprises multinationales, américaines notamment. Ces «jeunes cadres dynamiques», lecteurs de *L'Expansion* (63,5 %), de *L'Express* (53 %), d'*Entreprise* (33 %) et, secondairement, du *Nouvel Observateur* (22,5 %), pratiquent le ski (71,5 %), le tennis (58 %), la voile (37 %), l'équitation (23,5 %). Leurs épouses, souvent engagées dans les nouvelles professions (10 % de celles qui travaillent sont journalistes, 6 % interprètes, 12 % méde-

cins ou psychologues), participent des mêmes dispositions modernistes (84 % parlent au moins une langue étrangère) tout en restant plus attachées aux formes traditionnelles de culture (28 % visitent au moins une fois par mois les musées ou les expositions) (Cf. J. Marceau, *The Social Origins, Educational Experience and Career Paths of a Young Business Elite, Final report for SSRC Grant of 1973-1975*, Paris, 1975, 117 p. dactyl.).

La lutte des classements qui se déroule d'abord au sein des entreprises et qui vise à subordonner la production à la publicité, l'engineering au marketing, lutte par laquelle chaque catégorie de dirigeants vise à faire avancer ses intérêts professionnels en faisant accepter une échelle de valeurs plaçant au sommet de la hiérarchie les fonctions pour lesquelles elle se sent mieux armée, et toutes les luttes de même forme qui se déroulent au sein de la fraction dirigeante de la classe dominante, sont inséparables de conflits de valeurs qui engagent toute la vision du monde et tout l'art de vivre (46) parce qu'ils n'opposent pas seulement des intérêts catégoriels, mais des carrières scolaires et professionnelles et, à travers elles, des recrutements sociaux différents, donc des différences ultimes d'habitus. C'est ainsi par exemple que les directeurs financiers des plus grandes entreprises (cf. *L'Expansion*, avril 1975 et juillet-août 1975) qui, presque tous issus de Sciences Po ou de HEC, détiennent un capital social très important (relations familiales, camarades de promotion), appartiennent souvent à des clubs, figurent presque tous dans le *Who's Who* et pour une bonne part dans le *Bottin mondain*, s'opposent sans doute par tout ce qui fait le style de vie aux directeurs de «recherche-développement» qui, passés le plus souvent par des écoles d'ingénieurs, plus souvent originaires des classes populaires ou moyennes, ont des loisirs très proches de ceux des professeurs (montagne, marche, etc.). C'est dire que les transformations des postes (et de leurs occupants) s'accompagnent inévitablement de tout un travail symbolique visant à les faire *reconnaître* dans les représentations, donc d'une lutte permanente entre ceux qui entendent imposer le nouveau système de classement et les tenants de l'ancien. Le goût est au principe de ces luttes symboliques qui opposent, à chaque moment, les fractions de la classe dominante et qui seraient moins

46—Dans ces luttes où les discours sur le monde social —s'agirait-il de ceux qui ont le label scientifique— sont presque toujours des stratégies d'imposition symbolique (qui s'ignorent comme telles), le recours aux «autorités» joue un très grand rôle. De là le haut rendement symbolique des «études américaines», spontanément créditées de l'objectivité d'une «science» en quelque sorte doublement neutre, puisque étrangère. On sait par exemple l'usage qui a été fait des analyses critiques de John Mac Arthur et Bruce Scott, selon qui l'entreprise française accorde la priorité aux problèmes techniques sur les problèmes de gestion financière et de marketing, à l'avenir de la firme conçu en termes de progrès technologiques et de recherche de procédés nouveaux plutôt qu'en termes de production de produits de masse réellement rentables, etc.

absolues, moins totales si elles ne reposaient sur cette sorte d'adhésion primitive, de croyance élémentaire qui unit chaque agent à son style de vie : la réduction matérialiste des préférences à leurs conditions économiques et sociales de production et aux fonctions sociales que remplissent les pratiques les plus désintéressées en apparence ne doit pas faire oublier qu'en matière de culture, les *investissements* ne sont pas seulement économiques mais aussi psychologiques. Les conflits sur l'art ou l'art de vivre qui ont pour enjeu véritable l'imposition du principe de domination dominant au sein de la classe dominante ou de tel ou tel champ plus spécifique, – ou, dans un autre langage, l'obtention du taux de conversion le plus favorable pour l'espèce de capital dont on est le mieux pourvu – ne revêtiraient pas une forme aussi dramatique (que l'on pense par exemple aux débats sur le curriculum ou les programmes scolaires) s'ils n'engageaient les valeurs ultimes de la personne, cette forme hautement sublimée des intérêts.

La nouvelle bourgeoisie est l'initiatrice de la conversion éthique exigée par la nouvelle économie dont elle tire sa puissance et ses profits et dont le fonctionnement dépend autant de la production des besoins et des consommateurs que de la production des produits mêmes. La nouvelle logique de l'économie substitue à la morale ascétique de la production et de l'accumulation, fondée sur l'abstinence, la sobriété, l'épargne, le calcul, une morale hédoniste de la consommation, fondée sur le crédit, la dépense, la jouissance. Cette économie veut un monde social qui juge les hommes à leurs capacités de consommation, à leur *standing*, à leur style de vie, autant qu'à leurs capacités de production. Elle trouve ses porte-parole convaincus dans la nouvelle bourgeoisie des vendeurs de biens et de services symboliques, patrons et cadres des entreprises de tourisme et de journalisme, de presse et de cinéma, de mode et de publicité, de décoration et de promotion immobilière : par leurs conseils sournoisement impératifs et par l'exemple d'un art de vivre qu'ils vivent comme exemplaire, les nouveaux *taste makers* proposent une morale qui se réduit à un art de consommer, de dépenser et de jouir. Par des rappels à l'ordre qui prennent les apparences de conseils ou de mises en garde, ils entretiennent, surtout chez les femmes, sujets et objets privilégiés des actes de consommation, la crainte de n'être pas à la hauteur des innombrables devoirs de consommateur qu'implique le style de vie «libéré» et le sentiment de ne pas posséder les dispositions indispensables pour les remplir, forme inédite du sentiment de l'indignité morale.

Composée des membres des fractions dominantes qui ont opéré la reconversion nécessaire pour s'adapter au nouveau mode d'appropriation du profit qu'implique la transformation de la structure du champ des entreprises, la nouvelle bourgeoisie est à l'avant-garde de la transformation des dispositions éthiques et de la vision du monde qui s'accomplit au sein de la bourgeoisie, elle-

Tableau 22
Variations des dispositions éthiques

	agriculteurs	patrons de l'ind. et du commerce	ouvriers	employés, cadres moyens	cadres supérieurs prof. libérales
un garçon peut sortir seul avant 18 ans (1959)	39	29	42	40	**62**
une fille peut sortir seule avant 18 ans (1959)	12	5	14	14	**26**
il faut laisser les garçons de 18 ans voir les films qu'ils veulent (1971)	56	62	69	**70**	69
il faut laisser les filles de 18 ans voir les films qu'elles veulent (1971)	55	58	63	**66**	66
les écoles mixtes sont une bonne chose pour l'éducation des garçons (1971)	59	64	75	81	**87**
les écoles mixtes sont une bonne chose pour l'éducation des filles (1971)	55	64	74	78	**86**
la vente de pilules aux mineures non mariées se ferait sans l'autorisation des parents (1967)	8	18	13	20	32
avorter, ce n'est pas commettre un crime (1971)	24	*	44	**56**	47
il paraît préférable de faire confiance aux enfants en leur laissant beaucoup d'initiative (1972)	60	60	58	65	**70**
il est impossible pour les jeunes de vivre autrement (sans dépenser d'argent) (1972)	34	41	42	**48**	41
un garçon (ne) peut sortir seul (qu') à 18 ans et plus (1959)	58	**71**	56	58	38
une fille (ne) peut sortir seule (qu')à 18 ans et plus (1959)	83	**88**	82	82	70
il ne faut pas laisser les garçons de 18 ans voir les films qu'ils veulent (1971)	**38**	33	25	26	26
il ne faut pas laisser les filles de 18 ans voir les films qu'elles veulent (1971)	**38**	**38**	31	30	28
les écoles mixtes sont une mauvaise chose pour l'éducation des garçons (1971)	21	22	18	13	8
les écoles mixtes sont une mauvaise chose pour l'éducation des filles (1971)	**24**	**24**	20	15	9
la vente de pilules aux mineures non mariées (ne) se ferait (qu'avec) l'autorisation des parents (1967)	74	70	**78**	76	62
avorter, c'est commettre un crime (1971)	**59**	*	43	36	43
il paraît préférable de dire aux enfants ce qu'ils ont à faire et d'éviter de se montrer faibles avec eux (1972)	36	34	**40**	29	25
les jeunes dépensent trop d'argent (1972)	**50**	47	45	37	37

*Dans cette enquête, les patrons avaient été regroupés avec les cadres supérieurs et les membres des professions libérales.

Source : Institut français d'opinion publique

Ici, comme dans toute interrogation sur la morale domestique, la propension au libéralisme ou au laxisme tend à croître à mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie sociale (relation qui, comme le montrent nombre de statistiques non reproduites ici, s'inverse très régulièrement dès que l'ordre social, et non plus l'ordre moral, est en question). Il n'est pas besoin d'entrer dans une analyse approfondie de toutes les variations pour voir que les classes supérieures sont toujours à l'avant-garde de l'innovation éthique. Tout semble indiquer (et en particulier le fait que les employés et les cadres moyens se montrent beaucoup plus rigoristes dans l'enquête de 1959 que dans les enquêtes ultérieures) que la nouvelle morale pédagogique et la nouvelle morale sexuelle dont elle est solidaire tendent à s'imposer de plus en plus largement, sans doute pour une part par l'effet d'imposition de légitimité qu'exercent continûment les magazines féminins et les organes spécialisés dans l'éducation des femmes et des familles, mais aussi et surtout, par l'intermédiaire de la généralisation de l'accès des jeunes filles de la bourgeoisie à l'enseignement supérieur qui a déterminé, autant à travers l'expérience prolongée de la condition d'étudiant que par l'effet du contenu de l'enseignement, une modification de tout ce qui, dans la morale bourgeoise,

incombait à la femme et notamment de toutes les valeurs qui étaient confiées à sa garde.

La catégorie des employés et des cadres moyens regroupe ici la petite bourgeoisie établie et la petite bourgeoisie nouvelle (jeunes employés, services médico-sociaux, etc.) qui est passée plus fréquemment et plus longtemps par l'enseignement secondaire ou supérieur et dont on peut supposer que, particulièrement sensible à la légitimité du nouveau style de vie auquel elle aspire, elle représente la voie de pénétration privilégiée de la nouvelle morale.

même à l'avant-garde (comme le montre le tableau 22) d'une transformation générale du style de vie qui est particulièrement manifeste dans l'ordre de la division du travail entre les sexes et de la manière d'imposer la domination. C'est elle qui invente ou importe (des États-Unis) le nouveau mode de domination, fondé sur la *manière douce*, à l'école comme à l'église ou dans l'entreprise, et sur ce style de vie «décontracté» qui se marque d'abord par une euphémisation de toutes les manifestations —en particulier vestimentaires— de la distance sociale et un abandon étudié de la raideur aristocratique propre à l'assurer. Seuls les naïfs peuvent ignorer, après tant de travaux historiques sur la symbolique du pouvoir, que les modes vestimentaires et cosmétiques sont un élément capital du mode de domination. Et toute l'opposition entre le «vieux jeu» et le «nouveau jeu», entre le patronat intégriste et le patronat moderniste, informé des dernières techniques du *management*, des relations publiques et de la dynamique de groupe, se lit dans l'opposition entre le patron ventripotent et guindé et le cadre bronzé, mince et «décontracté», dans sa tenue comme dans ses manières, dans les cocktails comme dans les rapports avec ceux qu'il appelle les «partenaires sociaux».

La distinction bourgeoise se définit toujours, tant dans la manière de parler que dans la manière de tenir le corps, par la *détente dans la tension*, l'aisance dans la tenue et la retenue, combinaison rare, hautement improbable, de propriétés antagonistes. Et tout se passe comme si la lutte qui oppose la vieille bourgeoisie à la nouvelle avait pour enjeu le privilège accordé à l'un ou l'autre des contraires que la distinction doit concilier : tandis que les juniors de la classe dominante et la nouvelle bourgeoisie dénoncent la rigueur crispée de la vieille bourgeoisie collet monté et prêchent la «décrispation» et le style de vie «détendu», la vieille bourgeoisie condamne le style de vie «relâché» de la nouvelle bourgeoisie et réclame, en matière de langage ou de mœurs, plus de tenue et de retenue.

On pourrait dessiner une sorte de portrait composite de l'hexis corporelle de la nouvelle bourgeoisie à partir des portraits des «hommes de la promotion immobilière» présentés par la revue *Entreprise* (894, 27 octobre 1972), dont voici deux échantillons exemplaires : «Grand, mince, bronzé, portant costume gris et lunettes d'écaille, W.S., 32 ans, licencié en droit, diplômé de l'École supérieure de commerce de Paris, fils d'industriel, se dit passionné par son

Les objets ne sont pas là pour remplir une fonction technique ou même esthétique mais tout simplement pour signifier cette fonction et la solenniser en quelque sorte par leur ancienneté, qu'atteste leur patine. Ainsi réduits à l'état d'instruments d'un rituel, ils ne sont jamais interrogés sur leur fonction ni sur leur commodité : ils font partie de la nécessité acceptée sur le mode du «cela va de soi» à laquelle leurs utilisateurs doivent s'adapter.

«Dans un immeuble bourgeois (...), un appartement résolument moderne, encore que non révolutionnaire», tel est, selon la journaliste de *Maison et Jardin*, l'appartement de J-J. Servan-Schreiber. Tout y est subordonné à la recherche de l'efficacité et du confort : «La chambre des maîtres de maison. Les murs tapissés de papier argent sont éclairés par un lampadaire à trois projecteurs (...). De chaque côté du lit, des ouvertures en forme d'entrée de cabine mènent à la salle de bains ; raffinement suprême, un interrupteur permet d'allumer, depuis le lit, la salle de bains».
Maison et Jardin, nº 162, avril 1970.

métier, mais sait s'accorder le temps de jouer au golf et au tennis et de lire quelques romans contemporains». «Grand, mince, le front dégarni, souriant», J.C. A., 55 ans, licencié en droit, fils du président du syndicat des banquiers en valeurs près de la bourse de Paris, «est aussi à l'aise et sûr de lui parmi ses pairs que face aux pouvoirs publics (...). S'il s'est désintéressé du poker depuis plusieurs années, il aime, à ses heures perdues, 'respirer' sur les terrains de golf ou jouer de l'orgue». Ainsi, presque toujours issu de la grande bourgeoisie d'affaires, ancien élève d'un grand lycée parisien, puis d'un établissement d'enseignement supérieur, le promoteur immobilier idéal ou idéaltypique se déclare amateur d'art ou de musique classique et s'adonne à un au moins des sports chics, souvent le ski, le golf ou le tennis, mais aussi le cheval, la chasse sous-marine, la voile, la chasse, l'aviation – ce qui se marque dans son «allure sportive» et son visage «bronzé», et aussi, négativement, dans sa «minceur». Quant à l'usage du vêtement qui, comme on l'a montré ailleurs (cf. P. Bourdieu et Y. Delsaut, «Le couturier et sa griffe», *Actes de la recherche*, I (1), Janvier 1975, pp. 7-36), est solidaire de ce rapport au corps et des dispositions éthiques qui s'y expriment, il suffira de citer un article du *Figaro* (1-12-1975) qui, après avoir indiqué que Antoine Riboud, président de BSN, aime les tenues sportives et décontractées et que Gilbert Trigano porte rarement la cravate, témoigne que le vêtement, comme le langage ou tout autre propriété, entre dans des stratégies quasi conscientes de manipulation : «Un jeune industriel français nous a déclaré : 'J'ai trois tenues. Lorsque je vais à des réunions de comité de développement régional, où je rencontre des banquiers et des fonctionnaires, je dois m'habiller de façon très stricte. Dans les affaires, mes tenues sont assez fantaisistes, car je travaille dans l'industrie du meuble, proche de la décoration. Pour la visite des usines, je *me pointe* en blouson et en col roulé'» (c'est moi qui souligne).

Le style de vie de la nouvelle avant-garde éthique exprime très directement la structure du patrimoine qui est au principe de son pouvoir et de ses conditions d'existence. Cadres de grandes entreprises nationales, publiques ou privées (distinction assez artificielle, à ce niveau) ou patrons de grandes entreprises modernes, souvent multinationales, ils ne sont pas attachés à un lieu à la façon des petits patrons des entreprises locales, notables locaux dont le prestige est inséparable d'un univers d'interactions réelles, et de tout un travail de représentation. Sans cesse référés à un «centre», aux directions centrales dont ils attendent les directives ou l'avancement, ils tiennent pour une bonne part leur prestige et leur pouvoir de titres scolaires eux aussi nationaux ou internationaux et ils sont plus affranchis des privilèges et des prestiges locaux, de plus en plus dévalués à mesure que progresse l'unification des marchés économique et symbolique qui les replace dans la hiérarchie nationale ou internationale. Convaincus de devoir leur position à leurs seuls titres scolaires et à la compétence technique et «humaine» («dynamisme», «combativité», etc.) qu'ils sont censés garantir, imprégnés de la culture économico-politique qui s'enseigne dans les instituts de sciences politiques ou les Business-schools et de la vision moderniste du monde économique et social qui en est solidaire et qu'ils contribuent à produire dans leurs colloques, commissions ou séminaires, ces «cadres dynamiques» ont abandonné le champagne des patrons «Vieille France» (et

toute la vision du monde, et de la France, et de la France dans le monde qui allait de pair) pour le whisky des *managers*, le culte des «belles lettres», délégué aux épouses, pour le goût de l'information économique, qui se cultive en anglais. Négation et avenir des patrons d'autrefois, dont ils sont souvent les héritiers, et dont ils ne sont séparés, au fond, que par du temps, donc souvent par l'âge —ce qui peut faire croire à un effet de génération au sens commun du terme—, ils sont ceux qui dépassent pour mieux conserver.

Ce n'est pas seulement la structure interne des fractions dominantes mais aussi la structure des rapports entre les fractions dominantes et les fractions dominées qui tend à se transformer profondément lorsqu'une part de plus en plus importante de la fraction dirigeante tient, sinon son pouvoir, du moins la légitimité de son pouvoir non plus directement du capital économique mais du capital scolaire acquis dans une compétition scolaire formellement pure et parfaite. Les nouveaux dirigeants de l'économie puisent dans la nouvelle culture dont ils sont dotés, rationalisation de leur vision du monde qui tend à s'imposer de plus en plus largement avec le développement d'un secteur de la science économique appliqué à la gestion des entreprises, le sentiment de détenir une autorité de droit intellectuel sur la conduite de la société (47). C'est ainsi que l'opposition entre la «culture désintéressée» de l'intellectuel et l'«inculture» du «bourgeois» enfermé dans les intérêts ordinaires de sa pratique cède la place, et pas seulement chez les nouveaux bourgeois, à l'opposition entre la culture gratuite, irréelle et irréaliste de l'intellectuel et la culture économique ou polytechnique des «cadres modernes», qui se veut tournée vers l'action sans être réductible à l'indignité d'une simple «pratique».

Les intellectuels au sens ancien ne doivent peut-être de conserver l'apparence du monopole des pratiques culturelles légitimes, ou du moins de l'imposition de la définition de ces pratiques, qu'à l'inertie des institutions de production et de diffusion culturelle (et en particulier du système scolaire), à l'hysteresis des habitus qui trouvent un renforcement permanent dans le fait que la culture littéraire et artistique reste la forme par excellence de la culture «désintéressée» et, par là, la plus légitime des marques de distinction par rapport aux autres classes, et sans doute aussi à la division du travail entre les sexes qui enferme les femmes dans le privilège du jugement de goût et dans les fonctions d'entretien du capital culturel en sa forme traditionnelle, réservant aux hommes la nouvelle culture, tournée vers l'action, l'économie et le pouvoir. Par quoi se trouve confirmée, s'il en était besoin, la tendance des fractions dirigeantes à penser l'opposition entre

47—Sur cette vision du monde, voir P. Bourdieu et L. Boltanski, «La production de l'idéologie dominante», *Actes de la recherche*, II (2-3), juin 1976, pp. 3-8.

«l'homme d'action» et «l'intellectuel» comme une variante de l'opposition entre le masculin et le féminin (48).

Grandeurs temporelles et grandeurs spirituelles

Les différentes espèces de capital dont la possession définit l'appartenance à la classe et dont la distribution détermine la position dans les rapports de force constitutifs du *champ du pouvoir* et du même coup les stratégies susceptibles d'être adoptées dans ces luttes, «naissance», «fortune» et «talents» en un autre temps, capital économique et capital scolaire aujourd'hui, sont à la fois des instruments de pouvoir et des enjeux de lutte pour le pouvoir, inégalement puissants en fait et inégalement reconnus comme principes d'autorité ou signes de distinction légitimes selon les moments et, bien sûr, selon les fractions : la définition de la hiérarchie entre les fractions ou, ce qui revient au même, la définition des principes de hiérarchisation légitimes, c'est-à-dire des instruments et des enjeux de lutte légitimes, est elle-même un enjeu de luttes entre les fractions (49).

Du fait que ceux qui participent à un jeu s'accordent sur les enjeux, au moins assez pour se les disputer, on peut, à volonté,

48—La distribution du public des revues selon le sexe montre très clairement cette division des intérêts (bien que, comme on le sait par ailleurs, elle soit moins marquée dans la classe dominante que dans aucune autre classe) : la part des femmes, très faible dans le public des revues consacrées à la technique, à l'automobile, à l'économie ou à la science, faible aussi longtemps que la politique est présente (c'est-à-dire dans les journaux et hebdomadaires d'opinion), n'égale celle des hommes qu'avec les organes consacrés à la littérature, à la maison, à la télévision, aux arts. Étant donné d'autre part que le taux de féminisation —qui, s'agissant d'organes orientés d'abord vers la politique, reste toujours assez faible— s'accroît quand on va de l'*Aurore*, à *France-Soir*, au *Monde*, au *Figaro*, à l'*Express*, au *Nouvel Observateur*, c'est-à-dire à mesure que diminue la proportion des fractions dominantes de la classe dominante tandis que s'accroît la proportion des fractions dominées, on est fondé à supposer que la fréquence de l'adhésion à la représentation traditionnelle de la division du travail entre les sexes varie selon la même logique entre les différentes fractions, les fractions les plus «féminines» étant les moins inclinées à accepter la définition des tâches selon laquelle les femmes sont exclues ou s'excluent de la politique.

49—Les fractions dominantes ne sont ce qu'elles sont que si et seulement si le principe de hiérarchisation économique s'impose réellement comme dominant, ce qui est le cas, au moins à terme, même dans le champ relativement autonome de production culturelle où la divergence entre la valeur spécifique et la valeur marchande tend à s'abolir avec le temps.

accentuer les complicités qui les unissent dans l'hostilité ou les hostilités qui les séparent dans la complicité. Qu'il suffise d'évoquer par exemple les relations hautement ambivalentes entre les artistes et les patrons des arts qui, au moins au 19ème siècle, sont souvent des patrons tout court. Ceux-ci répondent par une sorte de patronage paternaliste aux provocations symboliques des artistes, au nom d'une image en fait assez réaliste de ce que sont les producteurs de biens culturels, c'est-à-dire des fils de bourgeois en rupture de ban ou des parents pauvres renvoyés à ces trajectoires de substitution ; ils peuvent même trouver le prétexte de l'exploitation qu'ils leur font subir dans leur souci affiché de les protéger contre les effets de leur «idéalisme» et de leur absence de sens «pratique» (50). De leur côté, les intellectuels et surtout les artistes peuvent trouver dans l'homologie structurale entre la relation des dominés aux dominants et la relation des fractions dominées aux fractions dominantes le principe d'une solidarité vécue et parfois réelle avec les classes dominées tout en jouant des franchises symboliques que les «bourgeois» sont en quelque sorte obligés de leur reconnaître, ne serait-ce que parce qu'ils sont obligés de reconnaître l'affirmation par excellence de leur point d'honneur spirituel dans la négation du matérialisme populaire qu'enferme la négation artiste du matérialisme «bourgeois». Ceux qui occupent la position temporellement dominante au sein de la classe dominante, sont en effet placés dans une situation contradictoire, qui les incline à entretenir une relation *ambivalente* avec les biens culturels et ceux qui les produisent : renvoyés par les intellectuels et les artistes du côté du matérialisme philistin et de l'anti-intellectualisme viril, ils doivent, lorsqu'ils se pensent par rapport aux classes dominées, invoquer tout ce qu'invoquent contre eux les intellectuels et les artistes. Et cela sans pouvoir se satisfaire complètement de la solution que leur offrent «leurs» intellectuels et «leurs» artistes (c'est-à-dire les intellectuels et les artistes qui occupent dans le champ de production culturelle une position temporellement et *temporairement* dominante, homologue de leur propre position dans la classe dominante) : la relation même au pouvoir temporel et aux profits corrélatifs qui définit l'intellectuel ou l'artiste «bourgeois» ne jette-t-elle pas le soupçon sur le «désintéressement» qui, aux yeux mêmes des dominants, définit en propre les intellectuels et les artistes ?

Les intellectuels et les artistes sont ainsi placés dans l'espace social qu'ils ont partie liée avec le désintéressement et avec toutes les valeurs universelles et universellement reconnues comme les plus hautes (et cela d'autant plus qu'ils sont plus

50—Cf. A. Boime, Entrepreneurial Patronage in Nineteenth Century France, in E. Carter II, R. Forster and J. Moody (eds.), *Enterprises and Entrepreneurs, Nineteenth and Twentieth Century France*, Baltimore and London, Johns Hopkins University Press, 1976, pp. 137-208.

proches du pôle dominé du champ de production culturelle). Les stratégies idéologiques auxquelles ils ont recours pour discréditer les pratiques de la fraction opposée dans l'espace de la classe dominante (et dont les propos des critiques de «rive gauche» au sujet du théâtre «de rive droite» donnent une bonne idée) doivent leur perfection quasi automatique au fait que, étant donné la structure chiasmatique de la distribution des différentes espèces du capital qui veut que les premiers dans un ordre ont les plus grandes chances d'être les derniers dans l'autre, il leur suffit de faire de nécessité vertu pour jeter dans l'arbitraire les «vertus» correspondant à d'autres nécessités. L'espérance d'un renversement dans l'au-delà des hiérarchies temporelles qui s'engendre dans l'expérience vécue comme scandaleuse de la discordance entre la hiérarchie des grandeurs «temporelles» et la hiérarchie des grandeurs «spirituelles» s'impose comme une évidence pratique aux producteurs culturels et tout spécialement à ceux qui occupent dans le champ de production culturelle une position homologue de celle que les producteurs culturels dans leur ensemble occupent dans le champ de la classe dominante : du fait qu'ils s'opposent à ceux des producteurs qui, offrant des produits directement ajustés au goût dominant, sont les plus reconnus temporellement, comme s'opposent aux fractions dominantes les producteurs culturels dans leur ensemble, les écrivains et les artistes qui sont temporellement et *temporairement* dominés parce que leurs produits doivent produire leur propre marché, sont les porteurs prédestinés des espérance eschatologiques qui, en tant qu'elles soutiennent leur «ascèse dans le siècle» et leur sentiment de la «mission», sont le véritable opium des intellectuels. L'analogie avec la religion n'est pas artificielle : dans les deux cas en effet la transcendance la plus indiscutable par rapport aux intérêts strictement temporels surgit de l'immanence des luttes intéressées.

COLLECTION « LE SENS COMMUN »
créée par Pierre Bourdieu

PIERRE BOURDIEU

LA DISTINCTION

Classeurs classés par leurs classements, les sujets sociaux se distinguent par les distinctions qu'ils opèrent — entre le savoureux et l'insipide, le beau et le laid, le chic et le chiqué, le distingué et le vulgaire — et où s'exprime ou se trahit leur position dans les classements objectifs. L'analyse des relations entre les systèmes de classement (le goût) et les conditions d'existence (la classe sociale) qu'ils retraduisent sous une forme transfigurée dans des choix objectivement systématiques (« la classe ») conduit ainsi à une critique sociale du jugement qui est inséparablement un tableau des classes sociales et des styles de vie.

On pourrait, à titre d'hygiène critique, commencer la lecture par le chapitre final, intitulé *Éléments pour une critique « vulgaire » des critiques « pures »*, qui porte au jour les catégories sociales de perception et d'appréciation que Kant met en œuvre dans son analyse du jugement de goût. Mais l'essentiel est dans la recherche qui, au prix d'un énorme travail d'enquête empirique et de critique théorique, conduit à une reformulation de toutes les interrogations traditionnelles sur le beau, l'art, le goût, la culture.

L'art est un des lieux par excellence de la dénégation du monde social. La rupture, que suppose et accomplit le travail scientifique, avec tout ce que le discours a pour fonction ordinaire de célébrer, supposait que l'on ait recours, dans l'exposition des résultats, à un langage nouveau, juxtaposant la construction théorique et les faits qu'elle porte au jour, mêlant le graphique et la photographie, l'analyse conceptuelle et l'interview, le modèle et le document. Contre le discours ni vrai ni faux, ni vérifiable ni falsifiable, ni théorique ni empirique qui, comme Racine ne parlait pas de vaches mais de génisses, ne peut parler du Smig ou des maillots de corps de la classe ouvrière mais seulement du «mode de production» et du « prolétariat » ou des « rôles » et des « attitudes » de la « lower middle class », il ne suffit pas de démontrer ; il faut montrer, des objets et même des personnes, faire toucher du doigt — ce qui ne veut pas dire montrer du doigt, mettre à l'index — et tâcher ainsi de forcer le retour du refoulé en niant la dénégation sous toutes ses formes, dont la moindre n'est pas le radicalisme hyperbolique de certain discours révolutionnaire.

AUX ÉDITIONS DE MINUIT

ISBN 978-2-7073-0275-5

9 782707 302755

32,45 €